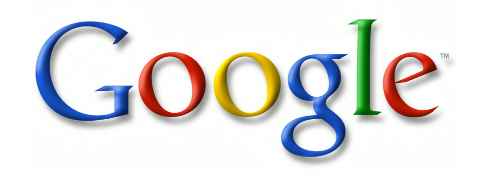


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



VOYAGES — HISTOIRES

COLLECTION HETZEL & LÉVY.

LES BOURGEOIS
AUX CHAMPS

PAR

HENRY MONNIER.

—

Interdite pour la Belgique et l'Étranger.



PARIS,
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
Rue Vivienne, 2.
1858

POÉSIES

LES BOURGEOIS AUX CHAMPS.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGEI
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL & LÉVY.

LES BOURGEOIS AUX CHAMPS

PAR

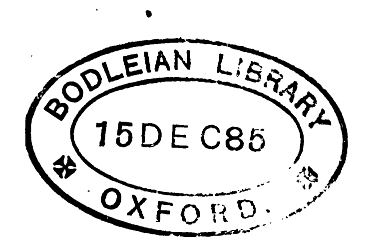
HENRY MONNIER.

Édition interdite pour la Belgique et l'Étranger.



PARIS,
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
Rue Vivienne, 2.
—
1858

3869. f. 10.


BODLEIAN LIBRARY
15DEC85
OXFORD

LES

BOURGEOIS CAMPAGNARDS.

PERSONNAGES.

CIBOT, ancien épicier.
MADAME CIBOT, sa femme.
MAUGÉ, ami de la maison.
VALENTIN, domestique.
MARGUERITE, femme de chambre, cuisinière, factotum.

(La scène se passe aux environs de Paris, chez M. Cibot.)

UNE SALLE A MANGER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, MAUGÉ.

MARGUERITE. — Quelle différence vous allez trouver dans la maison, mon bon monsieur Maugé! comme on s'y amuse, à présent! C'est tous les

... toujours été, ce qu'il s
leure pâte des hommes.

MAUGÉ. — Oui, il paraît qu
fort occupés de leurs plaisi
beaucoup; car toutes les lett
adressées sont restées jusqu'à p
Enfin, j'ai pris le parti de venir
si c'est qu'ils ont tout à fait romp

MARGUERITE. — J'm'en vas vo
Maugé; vous sentez bien que tou
sances n'ont guère le temps d'éc
si occupés chez eux! Ce n'est
au dernier voyage que j'ai fait p
encore été très-bien reçue, tout c
mais, voyez-vous, monsieur Mau
guère leur genre, à monsieur et
voient encore les personnes qu'é
avec eux, c'est ...

Maugé; mais, moi, par exemple, je suis toujours la même, j'aime toujours à revoir nos anciennes connaissances de Paris.

MAUGÉ. — Vous êtes bien bonne; je vous en remercie, Marguerite.

MARGUERITE. — Voulez-vous prendre quelque chose, en attendant le déjeuner? car monsieur et madame sont rentrés si tard, que vous ne les verrez pas de sitôt.

MAUGÉ. — Eh bien, volontiers : la moindre chose.

MARGUERITE. — C'est qu'il n'y a rien : ils n'ont pas dîné hier à la maison. C'est égal, je vas toujours voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MAUGÉ, *seul.*

Ce qu'on m'a dit de ces pauvres amis semble se vérifier. Il paraît qu'ils se sont retirés à la campagne pour devenir gens du monde, eux si simples, si candides. Je crains fort d'avoir à me repentir de ma visite. C'est singulier! Je ne sais quelle idée me vient de repartir avant même de les avoir vus; car il paraît qu'ils tranchent ici du grand seigneur : une salle à manger magnifique, des peintures superbes!

SCÈNE I

MAUGÉ, MARG

MARGUERITE. — Ma foi, m attendre que madame ait sonn de tout.

MAUGÉ. — Bien, bien, Margu de déposer mon sac de nuit da me sera destinée, si toutefois recevoir.

MARGUERITE. — Ah ! monsieu

MAUGÉ. — Oui, oui, je m'ente un tour dans le village en atten madame. (*Il sort.*)

cinq heures du matin, que j'étais encore tout endormie ; que le jardinier, avec ça, ne se donnerait pas la peine d'ouvrir pour tout au monde ; et ils se fâchent, encore ! par exemple ! Comme dit madame, ils font, des maisons de campagne de leurs amis, de véritables auberges. Où est-il encore, son gueux de sac de nuit ? Ah ! tiens, c'est vous, Valentin ? La porte est donc restée ouverte ?

SCÈNE V.

MARGUERITE, VALENTIN, DEUX CHIENS DE CHASSE.

VALENTIN. — Toute grande ! Bonjour, Marguerite ; et cette belle santé ?

MARGUERITE. — Vous me faites honneur ; mais comme vous voyez, comme quelqu'un qui s'est levé deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Je dois avoir les yeux tout rouges, j'en suis sûre.

VALENTIN. — Mais non, pas trop.

MARGUERITE. — C'est que vous êtes trop bien élevé pour dire le contraire.

VALENTIN. — Milord, venez ici ; diable de chien ! Biche, veux-tu venir ! Voyez-vous, ils veulent toujours manger vos petits poissons rouges.

MARGUERITE. — Oh ! laissez-les, il n'y a pas de

...coucher avec elle; mainten...
calier, tout en haut; on ne...
ces manies-là, c'est autant d...
domestiques; mais comme v...

VALENTIN. — C'est que j'...
faire ce matin à Roquencour...
si vous vouliez...

MARGUERITE. — Valentin,...
pourrait trouver à redire... J...
votre attention, mais je ne peu...

VALENTIN. — Un quart d'he...

MARGUERITE. — Valentin, s...
soyez-le une fois. Allons, voyo...
est si méchant, à la campagne! A...
frirait pas la moindre difficulté, ...
ici, faut, comme dit madame,...
égards.

VALENTIN. — Vo...

mourir. Ils n'en font jamais d'autres. Aussi, madame a pris son parti; elle ne se gêne pas avec eux. Elle a eu soin de retirer la sonnette de la porte cochère; et puis frappez tant que vous voudrez, amusez-vous. Et des gens si communs encore, tous ces gens-là! des gens de rien du tout!

VALENTIN. — A propos, vous ne savez pas la grande nouvelle?

MARGUERITE. — Pas encore. Et vous?

VALENTIN. — J'm'en vas vous la dire; mais que ça n'aille pas plus loin.

MARGUERITE. — Valentin, vous me prenez pour une autre.

VALENTIN, *lui passant les bras autour de la taille.* — J'vous prends pour moi, méchante.

MARGUERITE, *se débattant.* — Allons, voyons, si vous allez commencer encore vos bêtises, je ne saurai rien.

VALENTIN. — Eh bien, je m'en vas vous le dire : mamselle va se marier.

MARGUERITE. — Ernestine?

VALENTIN. — Oui, elle épouse M. Alfred, ce petit monsieur qui vient tous les dimanches.

MARGUERITE. — Et qui amuse tant M. et madame, qu'ils en sont fous. Et madame donc, qu'elle se compromettrait avec, si elle était plus jeune. Je le déteste, moi, ce petit homme avec ses

un avocat : il travaille pou
l'autre jour dans la cuisine
que vous ; qu'il est avec les
comme un valet de bourreau
est très-serré ; car, depuis
vient à la campagne, on n'a
leur de son argent ; mais il a
oncle, entendez-vous ? un oncl
riche. Moi, je le veux bien ; ma
que c'est plus que son oncle ; e
rien à la chose ; si bien qu'il er
serait pas fâché de le voir ma
selle, vu que les parents sont
faut, et que ça ne ferait pas ma

MARGUERITE. — Oui, ça rei
dans les épinards.

VALENTIN. — Comme vous
m'en vais

nous avons toujours à parler de tant de choses! Enfin, si bien que ça parait tout à fait décidé.

MARGUERITE. — Vraiment?

VALENTIN.—Oui; mais vous ne savez pas tout: c'est qu'il y a là-dessous une machination d'enfer! c'est ici, chez vous, que l'oncle descendra.

MARGUERITE. — Comment! ici?

VALENTIN. — Ici, chez papa Cibot: c'est là la grande affaire. C'est que vous ne savez pas que, sous prétexte que madame tient tant à ce qui lui vient de ses père et mère, elle n'a jamais voulu, à ce qu'elle dit du moins, consentir à faire changer les meubles du château ni les murs non plus, que tout tombe en ruine. On a fait venir pour la frime deux maçons seulement la semaine dernière, et on attend un tapissier de Paris; qu'on lui a même écrit, à ce qu'on dit, et que personne n'a vu la lettre. Tout ça pour en faire accroire; et, comme les maçons n'auront jamais fini pour demain, et que le tapissier ne vient pas, c'est ici qu'on a décidé qu'on recevrait l'oncle du jeune homme.

MARGUERITE. — Mais c'est impossible, Valentin, c'est impossible. Comment loger tout ce monde-là? car, s'il est riche, comme on dit, cet oncle, s'il fait quelque chose pour son neveu, il est bien aise que ça soit su, c'est tout naturel; et il doit avoir un carrosse et des domestiques.

...on, a aussi beaux meu
personne! Et, d'ailleu
n'avez-vous pas des écu
perbes?

MARGUERITE. — Oui;
guère.

VALENTIN. — Eh bien,
servir.

MARGUERITE. — Oui; m
mais.

VALENTIN. — Ils ont pou
fait.

MARGUERITE. — Comme
bons...?

VALENTIN. — Assez bons,
bêtes, vous voulez dire... Pap
clait pas trop; mais maman Cil

MARGUERITE. — ...

VALENTIN. — Mais, moi, je m'oublie. (*Il tire sa montre.*) Je suis en retard. Adieu, trésor!

MARGUERITE. — Adieu, ma consolation!

SCÈNE VI.

MARGUERITE, CIBOT, VALENTIN.

CIBOT. — Ah! te voilà, Marguerite; bonjour, ma fille. Va auprès de ma femme, elle a besoin de toi; va, mon enfant. Bonjour, Valentin, Valentinot. (*Marguerite sort.*)

VALENTIN. — Bonjour, papa Cibot; ça va bien?

CIBOT. — Mais, oui, oui, mon garçon, ça se soutient. Eh bien, à propos, quelles nouvelles?

VALENTIN. — Je m'en vas voir jusqu'à Roquencourt s'il n'y a pas de lettre d'arrivée; je suis même en retard. J'étais venu pour savoir des nouvelles de monsieur et de madame.

CIBOT. — Merci, mon garçon, merci; madame se porte bien, monsieur se porte bien, et Marguerite se porte bien aussi. (*Appuyant.*) Elle se porte très-bien, Marguerite; elle se porte très-bien, mauvais sujet.

VALENTIN. — Comment! papa Cibot?

CIBOT. — Oui, oui, je m'entends; je sais ce qu'il en est.

'cpcuuc ... ...g.....
.h ! mon gaillard !

SCÈNE VII.

CIBOT, *seul.*

J'l'aime tout plein, ce garçon-là ; il est l
'ant. Nous nous sommes tourmentés toute
ivec ma femme pour savoir où nous nous log
Je ne sais vraiment pas trop où ; car il faudı
loger les domestiques, et puisque nous
tant... Ma foi, si dans la serre... mais il n'
de place dans la serre. Tiens, chez le jar
il a bien des enfants! Ma foi, tant pis, à la
comme à la guerre ; il faut s'y prêter un p
d'aussi bons voisins. Il faut cependant que
cupe aussi de ranger dans la maison ; car,

Sans nous avoir prévenus, venir fondre comme ça sur les gens ! Qu'allons-nous faire ? Avec ça que ma femme ne peut pas le souffrir. Elle lui garde une dent pour s'être moqué de moi quand je me suis fait porter pour la croix d'honneur comme sergent-major dans ma compagnie. J'ai fait en cela comme tout le monde. Il n'y a pas à dire, elle ne lui a pas pardonné ça. Ce n'est pas l'embarras, on pourrait bien le recevoir, celui-là ; car nos anciennes connaissances ne nous importunent pas beaucoup. Elles nous laissent bien tranquilles ; ma femme les reçoit si bien, qu'elles se gardent d'y revenir, et elles ont bien soin d'en dégoûter celles qui en auraient l'envie. Mon Dieu ! mon Dieu ! quel embarras ! Justement, le voici.

SCÈNE VIII.

CIBOT, MAUGÉ.

CIBOT, *allant à lui.* — Eh ! bonjour, Maugé. Ce pauvre Maugé ! te voilà donc ! Ah çà ! et depuis quand, dans ce pays-ci ?

MAUGÉ. — Depuis ce matin cinq heures, mon cher ami. J'ai passé deux mortelles heures à sonner à ta porte.

.. cela m'a réussi. Marguerite
à la fin. Elle n'avait pas l'air tr
visite Marguerite; je l'ai trouv
mon égard.

CIBOT. — Tu te trompes, M
jours la même. C'est que, vois-
reuse. J'ai découvert ça, moi, M
tard que ce matin, vois-tu. N'
femme, au moins. Ah çà ! mais d'
Maugé?

MAUGÉ. — De déjeuner. Elle n
donner, ton amoureuse. Madam
dans sa chambre, m'a-t-elle dit.
en voiture, et je t'assure que la
furieusement à me galoper.

CIBOT. — Mon pauvre Maugé!

MAUGÉ. — Que je te fasse des
ment! toi, Cibot ...

MAUGÉ. — Comment ça?

CIBOT. — Oh! oui, certainement (*il soupire*), mon pauvre Maugé!

MAUGÉ. — Mais tu soupires, Dieu me pardonne!

CIBOT. — Tu crois, Maugé?

MAUGÉ. — Oui, tu as soupiré.

CIBOT. — C'est possible.

MAUGÉ. — Je te fais mon compliment, mon cher ami: vous avez là une propriété délicieuse; je n'ai encore pu pénétrer nulle part, toujours par la raison que ta femme avait les clefs dans sa chambre; mais j'espère que tu me feras l'honneur de me faire visiter ton parc, dont, ce matin, j'ai mis trois bons quarts d'heure à faire le tour.

CIBOT. — Oui, tu verras, Maugé, c'est un joli parc.

MAUGÉ. — Comment passes-tu ton temps, ici? On dit à Paris que vous êtes toute l'année dans les plaisirs. Vous voyez beaucoup de monde?

CIBOT. — Oui, Maugé; aujourd'hui ou demain, nous recevons trente personnes.

MAUGÉ. — Trente personnes!

CIBOT. — Au moins.

MAUGÉ. — Mais tu comptes donc recevoir toutes les autorités du département?

CIBOT. — Ah bien, oui, les autorités, qui ne pensent pas comme ma femme! Par exemple, je

... ..ieces. ... ..

CIBOT. — Tu as raison;
pas; mais c'est pour rendre
MAUGÉ. — C'est bien méri
de recevoir trente personnes
CIBOT. — Mon Dieu, Ma
que c'est que la campagne.
besoin de tout le monde? est
s'entr'aider un peu? Eh bien,
leur demoiselle; il fallait bien
Et, d'ailleurs, sais-tu ce qu'ils
seigneurs d'ici; rien que ça!
MAUGÉ. — Enfin, mon cher,
mot, je veux...
CIBOT, *l'interrompant.* — Et
le seras pas. Mais laisse-moi t'ex
donnes pas le temps. Ce monsieu
dons de Paris...

MAUGÉ. — Jamais.

CIBOT. — Ah çà! tu plaisantes.

MAUGÉ. — Jamais, sur ma parole. Mais qu'a de commun avec toi l'oncle du jeune homme qui doit s'allier aux Barentinot?

CIBOT. — *De Barentinot.*

MAUGÉ. — De Barentinot, soit.

CIBOT. — Je n'ai rien de commun! Non, certainement, je n'ai rien de commun avec l'oncle ni avec personne; mais, comme la famille des de Barentinot est dans les maçons jusqu'au cou, ils viennent loger demain chez moi.

MAUGÉ, *appuyant.* — Tous les de Barentinot?

CIBOT. — Tous les de Barentinot, avec l'oncle du jeune homme; et c'est ici que se fera la première entrevue. Et tu crois que je ne suis pas occupé, moi? J'avais bien raison de te dire que je l'étais plus que tu ne le pensais; et, si je soupirais tout à l'heure, j'en avais bien les motifs. Je ne l'ai pas dit d'abord, parce que tu te serais moqué de moi, comme à ton ordinaire.

MAUGÉ. — J'y suis maintenant; je comprends parfaitement. Je vois, d'après tout cela, qu'il y aurait de ma part plus que de l'indiscrétion à descendre chez toi.

CIBOT. — Oui, certainement, puisque, nous-mêmes, nous ne savons pas où loger. Tiens, Maugé,

ien pour moi! Tu sais si j'aimais le domino,
;h bien, ici, c'est trop commun, on n'y joi
abaret; les boules, trop commun aussi. I
estait donc que la pêche, la pêche à la ligr
ommes entourés d'eau, et c'est cependant
ement bien raisonnable : on peut se suffi
nême, on n'a besoin de personne; eh bien, l
:'est trop bête. Tiens, Maugé, tu te plai
Jue je ne t'ai pas répondu; tu ne sais donc
na femme t'a en horreur? parce que d'
ricanes toujours, et puis parce que tu t'
tant moqué de moi dans le temps, que tu
rayer des listes pour la croix dans ma co
« Tenez, monsieur Cibot, me disait-elle en
en plein salon, chez des voisins, tenez,
tous ces messieurs, ils ont tous la croix
seul, monsieur Cibot, vous seul, regardez
boutonnière et remerciez votre Maugé. »

qu'elle voudra; mais il faut que tu nous sortes d'embarras.

MAUGÉ. — Mais attends donc; certainement, je puis vous être d'un grand secours.

CIBOT. — Tu ris, Maugé.

MAUGÉ. — Pas le moins du monde. Écoute-moi : j'ai déjeuné ce matin à deux pas d'ici, dans le village; j'y ai trouvé une auberge qui m'a paru fort propre, fort bien tenue...

CIBOT. — C'est chez mame Duhamel.

MAUGÉ. — Est-ce madame Duhamel? Soit.

CIBOT. — Elle est veuve.

MAUGÉ. — Je n'en sais rien, c'est possible; mais toujours est-il qu'elle a fort bonne mine.

CIBOT. — Des yeux superbes!

MAUGÉ. — Oui, d'assez beaux yeux, c'est possible. Eh bien, je vais louer un appartement chez elle, et j'en mets une partie à votre disposition. Qu'en dis-tu?

CIBOT. — C'est impossible, Maugé, c'est impraticable; ma femme est jalouse de madame Duhamel.

MAUGÉ. — Vous lui avez donc encore donné occasion de l'être, monsieur Cibot?

CIBOT. — Non, Maugé; oh! non, bien sûr.

MAUGÉ. — Je n'en répondrais pas. Enfin, il faut sortir de là; voulez-vous coucher dans la rue?

... moi, je vas toujo
Puisque j'ai tant fait
je ne veux pas repar
le coup qu'à Paris on
sur le tien.

CIBOT. — Bon Maug

MAUGÉ. — Si le pays
terai huit jours, trois se
j'ai marié mon fils, je n
veuf.

CIBOT. — Tu n'en es q

MAUGÉ. — Je suis libre
mon plaisir où je le trouve
mon sac de nuit que Marg
pas donné la peine de ch
adieu, Cibot! au revoir!
n'est-ce pas, au Cheval-Bla
range pas.

à sa place j'en ferais bien autant, moi, et peut-être plus; car, enfin, avec la fortune que nous avons, nous pourrions être si heureux ! Pourquoi nous être retirés de si bonne heure? C'est ma femme, aussi, toujours avec son idée fixe : « Pourquoi travailler ainsi toute notre vie? Nous n'avons pas d'enfants. » Tant pis; j'aurais toujours désiré en avoir, moi, des enfants; mais mame Cibot n'a jamais rien voulu de ce qui aurait pu me faire plaisir.

SCÈNE X.

CIBOT, MADAME CIBOT.

MADAME CIBOT. — A merveille, monsieur Cibot! Les mains dans vos poches, les pieds bien chauds, bien tranquille, bien à votre aise, comme si de rien n'était, comme si nous ne devions avoir personne aujourd'hui. Et je vais encore passer pour ridicule, n'est-ce pas, pour toujours aimer à dire?

CIBOT. — Je ne dis pas cela.

MADAME CIBOT. — Vous le pensez, c'est encore pire.

CIBOT. — Ah! Geneviève...

MADAME CIBOT. — Comment, Geneviève! allez-vous encore m'appeler de ce vilain nom-là ? Si on

n'avez rien de nouveau à m'apprendre, c

CIBOT. — Mais non.

MADAME CIBOT. — Non! Vous êtes u
menteur.

CIBOT. — Comment?

MADAME CIBOT. — Je sais tout : Maug
votre Maugé! et je n'en veux pas pour ur

CIBOT. — Aussi, il comptait si bien sur
réception, qu'il est allé se loger à l'auber

MADAME CIBOT. — Ce n'est pas moi qui
sortir. Vous voyez donc bien que c'est u
de Paris pour espionner ce que nous faiso
sont les Fenouillet et les Patureau qui n
expédié.

CIBOT. — Lui, Maugé?

MADAME CIBOT. — Lui-même; je vous
monsieur Cibot, sans moi les mauvaises

comète, que vous saviez si bien cacher sous votre redingote? Vous a-t-il aussi rappelé l'empressement qu'il mit à vous desservir auprès de vos camarades pour vous faire enlever de la liste des décorations dans votre compagnie? Enfin, sans lui, vous l'auriez déjà depuis longtemps. Et n'est-ce pas bien joli de voir tous les dimanches le ruban à la boutonnière de votre jardinier, et vous, vous en passer?

CIBOT. — Il ne l'a pas volé, celui-là; c'est un ancien...

MADAME CIBOT, *l'interrompant.* — Un ancien, quoi? Un ancien sans-culotte, et voilà tout. Aussi, il est resté ici ce qu'il y restera, entendez-vous? Mais il ne s'agit pas de tout ça, aujourd'hui; nous y reviendrons. Ah çà! où coucherons-nous?

CIBOT. — Je ne sais pas.

MADAME CIBOT. — Je le sais encore moins, moi. A la belle étoile, n'est-ce pas?

CIBOT. — Il n'y aurait que chez Jérôme...

MADAME CIBOT. — Je vous dis que je ne veux pas en entendre parler, de votre jardinier; je ne veux pas le voir, il me fait horreur. Mais vous aimez ces gens-là, vous; vous adorez les domestiques.

CIBOT. — Jamais Jérôme ne l'a été.

MADAME CIBOT. — Taisez-vous! On est indigné

ces gens-là
oires, c'est
ne ne vous
la journée,
qu'un pau-
.

Il ne man-
cette belle
ibot, voilà
ous ne pou-
qué de pa-
tage, enten-
s mes amis,
e : j'en suis
sé de toutes
.

! monsieur
lisson ! Mes

[redacted]

qu'il nous était impossible de le recevoir, il n'a pas proféré un seul mot, un seul, et il est allé se loger à l'auberge! lui, Maugé, à l'auberge! mon meilleur ami, le plus ancien de tous! C'est avec lui que nous avons commencé, c'est lui qui nous a montré dans tous les temps le plus de dévouement, le plus d'attachement. Lors de la faillite de la maison Duverrier, ne vint-il pas, aussitôt qu'il en apprit la première nouvelle, ne vint-il pas — je le vois encore, à deux heures du matin, par une pluie battante — nous consoler, nous offrir son temps, ses soins, sa bourse même? Vous avez tout oublié, vous, ou du moins vous n'avez jamais voulu vous le rappeler. Toujours vous avez voulu vous élever au-dessus de votre condition ; j'ai fait comme vous pour avoir la paix, et cela m'a bien réussi! Cette rage de briller vous a fait abandonner tous vos amis. Eh bien, allez dans ce monde, qui nous méprise, qui nous regarde comme trop heureux d'être, depuis que nous nous sommes retirés ici pour notre malheur, le but de toutes ses plaisanteries, de tous ses persiflages. Enfin, vous y comptez si peu, sur ces nouvelles amitiés, que vous vous êtes trahie tout à l'heure en disant que, si malheureusement on apprenait que vous vous appelez Geneviève Verdelet... Verdelet! vous n'oseriez plus vous présenter nulle part, vous seriez déshonorée à tout jamais.

Je ne suis pas du tout un n
homme que vous aurez rendı
craignez tant le ridicule, reı
Maugé de m'avoir donné l'
m'être retiré de bonne grâce ‹
coration : et c'est cependant ‹
vous vient cette haine implá
Maugé. Et que n'aurait-on
même, si je l'avais obtenue?
homme, un homme du comm
corne sans cesse aux oreilles
homme et tout commun que je
ché cette décoration par mon
girais de la porter, si le dimaı
grand'messe, je venais à pas
votre jardinier, qu'il vous
mettre à la porte, et que voı
Non, madame, que vous n'v

CIBOT, *appuyant de toutes ses forces.* — Par l'empereur! Allez-vous encore me traiter de sans-culotte aussi, parce que je l'aime? Eh bien, oui, je l'aime, l'empereur; personne n'a le droit ici de m'imposer silence, personne, chez moi... Adieu, madame Cibot; je vous laisse avec tous vos nouveaux amis, dépêtrez-vous-en comme vous pourrez. Je vas retrouver le mien, moi, mon vieux Maugé, lui demander pardon de l'avoir si mal reçu ce matin : je suis las, à la fin, du rôle que vous me faites jouer ici. Bonsoir, madame Cibot; mes respects chez vous; au diable vous et les vôtres! Vive l'empereur! vive l'empereur! vive l'empereur! (*Il est sorti, qu'on l'entend encore au loin crier de toutes ses forces.*)

SCÈNE XI.

MADAME CIBOT, *puis* MARGUERITE.

MADAME CIBOT. — Que viens-je d'entendre? Est-bien là M. Cibot, mon mari? Il est gris ou fou, il n'y a pas là de milieu. Eh bien, puisqu'il le prend sur ce ton-là, moi aussi, je le prendrai : nous avons commencé tous deux avec rien, nous sommes riches aujourd'hui; nous partagerons, nous vivrons chacun comme nous l'entendrons, et nous n'aurons plus rien à désirer.

... tout ce ...
reur! » à tue-tête. Est-ce q...

MADAME CIBOT. — Cela ...
D'où venez-vous? qu'avez-...
Répondez, mademoiselle. D'a...
ment qu'on change de cond...
pourquoi; je suis lasse aussi,
aller tout sens dessus dessous

MARGUERITE. — Mais, mad...
moi; j'attends monsieur.

MADAME CIBOT. — Monsieur,
devez pas attendre monsieur; v...
à recevoir que de moi. Monsi...
entendez-vous? Persuadez-vou...
moiselle. Au surplus, je veux et
maison soit rangée dans deux he...
tout notre monde. Et qu'on n...
vous plaît. (*Elle sort.*)

mame j'ordonne! Au diable la baraque! (*Appelant.*) Valentin! Valentin!

VALENTIN, *accourant.* — Me voici. Êtes-vous seule?

MARGUERITE. — Oui. Eh bien, quoi de nouveau?

VALENTIN. — J'en ai de belles à vous apprendre, allez! Et l'oncle, qui ne vient pas.

MARGUERITE.— Il ne vient pas? Tant mieux!

VALENTIN. — Tant mieux? Tant pis!

MARGUERITE. — C'est autant de mal de moins. Comment l'entendez-vous?

VALENTIN. — Je l'entends, je l'entends, que nous partons pour Paris!

MARGUERITE, *effrayée.* — Pour Paris?

VALENTIN. — Les chevaux sont commandés à la poste pour trois heures.

MARGUERITE. — Comment! vous vous en allez? vous partez? Ah! Valentin, que venez-vous donc me dire là, et aussi froidement encore!

VALENTIN. — Voulez-vous que je fasse comme vous, que je me mette à pleurer?

MARGUERITE. — Vous pleureriez, vous, Valentin, qu'il n'y aurait déjà pas tant de mal à ça. C'est affreux! Vous ne m'avez jamais aimée.

VALENTIN. — Si, beaucoup; mais vous vous désolez, vous vous désespérez sans m'entendre. Tenez, voyez-vous, faut être philosophe.

Que voulez vous ...
une bonne maison, vous y avez fait vc
de mieux ; eh bien, plantez là ces br
marions-nous tout de suite. Vous faites
vous voulez en vous y prenant bien,
personne ne viendra pour le repas qu'
pour demain, faites en sorte qu'il ser
fiançailles ; je me charge du papa C
propos, j'ai là une lettre pour votre b

MARGUERITE. — Donnez ; je la rer
ment! ce mariage ne se fera pas ?

VALENTIN. — Ah bien, oui, se fair
raison de vous dire qu'ils étaient to
Barentinot.

MADAME CIBOT, *dans le fond.* — !
ruinés ? Valentin avec Marguerite ! J

MARGUERITE. — Tenez, Valentin,
un grand mal pour un grand bien ; c

VALENTIN. — C'est ce qu'ils disent tous là-bas.

MARGUERITE. — Et sa femme, donc, encore plus bête, vieille, carliste et méchante !

VALENTIN. — Oh ! oui, qu'elle est méchante !

MADAME CIBOT. — C'est une horreur !

MARGUERITE. — Elle a tous les défauts : coquette, bavarde, dévote et sournoise. Et puis, dans les temps, voyez-vous, le pauvre père Cibot...

VALENTIN. — Ah ! ah !

MARGUERITE. — Oui, oui, très-bien ; et si commune, avec ça.

MADAME CIBOT. — C'est trop fort !

VALENTIN. — Avez-vous su comme on s'est moqué d'elle chez nous quand on lui fit acheter cette robe de gaze rose, et son écharpe orange avec ce béret bleu-ciel ! On avait invité toutes nos connaissances pour la voir, et que la cuisinière, la grosse Flamande, la singeait si bien !

MARGUERITE. — Parbleu ! si je l'ai su, j'ai écrit tout ça à Paris. Lui, c'est un vieux jacobin qu'a donné, en plein, dans la Révolution, et qu'a fait sa fortune dans les assignats. Ainsi, nous les planterons là demain.

MADAME CIBOT, *s'approchant.* — Vous y serez plantée avant, mademoiselle.

MARGUERITE. — Mais, madame, c'est...

MADAME CIBOT. — Ne cherchez pas à vous jus-

que faites-vous ici? ... ...bouttant. Et

VALENTIN. — Madame, c'est une

MADAME CIBOT, *la lui arrachan...* Donnez, monsieur, et ne remettez j... ici! (*Valentin sort.*) Vous, mademoi... à votre chambre voir si j'y suis. ... paquets, et vous irez porter vous-mê... respondance à Paris.

SCÈNE XIII.

MADAME CIBOT, *seule.*

Quelle journée! Trente personnes aujourd'hui, et toute seule, encore; mourir! Que veut dire cette lettre? (*El...chette.*) C'est de la comtesse.

Tout le monde m'abandonne. Et toutes nos commandes pour aujourd'hui, toute la maison renversée ! Ah ! monsieur Maugé, vous allez triompher. Eh bien, je vais partir, moi; je vais y aller, à Paris; car je commence aussi à en avoir assez, de la campagne. Mais mon mari, où est-il ? que va-t-il dire de moi ? où le trouver, maintenant? Ah ! que je suis malheureuse ! (*Elle retombe sur son fauteuil et pleure à chaudes larmes.*)

SCÈNE XIV.

MADAME CIBOT, MAUGÉ, *puis* CIBOT.

MAUGÉ. — Viens donc, Cibot. Allons donc, sois raisonnable... Bonjour, madame Cibot ?... Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes tout en larmes.

MADAME CIBOT. — Ah ! monsieur Maugé, je suis la plus malheureuse des femmes.

CIBOT. — Dis donc, Maugé, comme elle est douce, à présent !

MADAME CIBOT, *apercevant son mari.* — Vous voilà, monsieur? Venez vous encore ajouter à mes chagrins ?

MAUGÉ. — Calmez-vous, tout s'arrangera. Eh bien, mes bons amis, d'où viennent tous ces reproches, ce changement dans votre intérieur, autrefois

..., et cela, faute
s'expliquer franchement.

MADAME CIBOT. — Monsieur e
la dernière des créatures.

CIBOT. — Et vous, depuis t
comme le dernier des individus.

MAUGÉ. — Dans mon rôle de co
dois donner raison à personne, j
deux, vous avez tort. Voyons, quel
que vous pouvez articuler l'un con
crois qu'ils se réduiront à bien peu
plus grand de tous, celui que vous a
partagé, a été de vouloir sortir de v
de vouloir fréquenter un monde qu
mieux que le nôtre. Une fois arrivé
propre s'en est mêlé ; vous n'avez pas
sur vos pas, et vous vous êtes trouv
cepter toutes les conséquences
conduit...

s bien au courant, je vous assure. La
arentinot est ruinée.

:BOT. — C'est donc bien vrai? ruinée?

Ou à peu près. Le jeune homme qui
la fille de la maison a bien effective-
:le fort riche dont il est l'unique héri-
)mme les renseignements que ce der-
sur la famille dans laquelle voulait
:veu n'ont pas semblé de nature à lui
de confiance, il est parti, il y a deux
on neveu, pour l'Italie.

L'oncle a bien fait.

· Nous avons appris avec peine à Paris
us étiez jetés à corps perdu dans ce
:onvenait si peu à votre caractère et à
:s; que vous étiez exploités à qui
., et que, pour prix de votre ignorance
bonté, vous étiez le jouet de tous ces
ıs avions laissé au temps le soin de
vrir les yeux sur votre folle conduite;
nous avons appris le mauvais état des
maison Barentinot, nous avons craint
›us compromît dans quelque dange-
ıtion, et je suis venu d'abord de mon
ement, puis envoyé par tous vos amis,
de prévenir les dangers que vous pou-
courir.

MAUGÉ. — Vous ne me devez i
amis. Plus heureux que nous, vou
rés des affaires de bonne heure;
nous autres, nos enfants à établir,
à terminer, nous travaillons enc
pressés de jouir, vous n'avez pas v
dre, et vous vous êtes jetés dans u
pas su vous apprécier. Revenez à
ciens amis, que vous retrouverez i
avez laissés, qui vous aiment touj
soir tous ensemble pour Paris, (
qu'*il ne faut jamais sauter plu
jambes.*

LES

ISIRS DE PETITE VILLE.

PERSONNAGES.

MADAME PATIN.
M. PATIN.
M. DURET.
MADEMOISELLE VERJUS.
MADAME BONNET.
EMMA BONNET.
MADAME CORNU.
PALAMÈDE CORNU.
JOSEPH.
ADÉLAIDE.
AGLAÉ.
JUSTINE.

a scène se passe chez madame Patin, dans un chef-lieu d'arrondissement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AME PATIN, MADEMOISELLE VERJUS, M. DURET.

DAME PATIN. — Je vous jure qu'en voilà la ière nouvelle : jamais je n'avais entendu dire

...TIN. — Et madam...

DURET. — Madame Duret non p...
elle et moi, dans l'ignorance la plu...

MADEMOISELLE VERJUS. — J'a...
régnait une grande intimité entre...
et vous.

DURET. — Mais nous avons toujou...
oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — Et M. ...
vous a fait aucune ouverture?

DURET. — Aucune, non, mademo...

MADAME PATIN. — Ne vous y t...
M. Deschamps, malgré son air ouve...
la moitié de ce qu'il pense.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous c...

MADAME PATIN. — Ce n'est pas d'...
que je m'en suis aperçue; M. Deschan...
tainement un très-brave hom...

n'ai jamais rencontré d'homme plus boutonné que lui, de ce côté-là. Il irait à Paris, ce soir, que personne n'en saurait rien; ce qui est d'autant plus désagréable, que vous avez toujours une foule de commissions à donner à celui qui part; de cette manière...

MADEMOISELLE VERJUS. — On s'en dispense. Il n'est pas le seul dans ce genre-là, j'en connais beaucoup qui n'en font pas d'autres.

MADAME PATIN. — Il y a donc longtemps, monsieur Duret, que vous n'avez pas vu M. Deschamps?

DURET. — Oui, madame, assez longtemps; cela tient au mauvais état de ma santé. Je vais peu dans le monde, je crains toujours d'être à charge aux personnes assez bonnes pour me recevoir.

MADAME PATIN. — Il m'avait semblé que, depuis quelque temps, vous vous trouviez...

DURET. — Non, madame, au contraire; comme j'avais l'honneur de vous le dire, il n'y a qu'un moment, je n'ose aller nulle part. Je me suis présenté chez vous ce matin, parce que madame Duret était très-inquiète, vous sachant très-enrhumée...

MADAME PATIN. — J'ai été huit jours qu'on ne m'entendait pas.

DURET. — Elle était bien aise de savoir comment vous vous portiez.

DURET. — Sans cela, je ne serais pas sorl lement je trouve qu'il fait froid aujourd'hui.

MADEMOISELLE VERJUS. — Comment! mo Durel, vous trouvez qu'il fait froid? Mais vo pensez pas!

DURET. — Pardonnez-moi, mademoisell vilain froid noir qui vous pénètre.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je trouve, au traire, qu'il fait une chaleur insupportable au point que j'étais sortie de la maison pour chez madame avec un jupon piqué; je n'ava fait vingt pas dans la rue, que je suis vite ren chez moi pour le quitter, tant j'ai trouv faisait une chaleur à ne rien supporter.

DURET. — Parce que vous vous donnez doute, plus de mouvement que moi, mademo je ne puis parvenir à me réchauffer; j'ai en c

DURET. — C'est qu'apparemment, madame, il en éprouve le besoin.

MADAME PATIN. — Tant que ce mariage-là ne sera pas fait, je n'y croirai pas.

MADEMOISELLE VERJUS. — Les choses pourtant, selon certaines personnes, sont très-avancées, on va même jusqu'à dire qu'il n'y a plus à reculer.

DURET. — Il me ressemble, M. Deschamps : je ne le crois pas très-fort.

MADEMOISELLE VERJUS. — Qui ça, M. Deschamps ?

DURET. — Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — M. Deschamps ne s'est jamais mieux porté.

MADAME PATIN. — Il a passé ce matin devant la porte, il ne pesait pas une once, il avait vingt ans.

MADEMOISELLE VERJUS. — Enfin, il n'est partout question que de ce mariage, et c'est bien fait pour ça.

DURET. — Et nomme-t-on la personne qu'il doit épouser, M. Deschamps ?

MADAME PATIN. — C'est, sans doute, encore un secret.

MADEMOISELLE VERJUS. — Le secret de Polichinelle...

MADAME PATIN. — Il n'est pas étonnant, après

tage. ... PATIN. — J'au

MADEMOISELLE VERJUS
est revenue le 18, le mê
dame de Paris, dans la m
qui je veux dire ?

MADAME PATIN. — Non
hasard, madame Barboulo

MADEMOISELLE VERJUS. -
Paris qui a toujours des chap
Madame... comment donc
aidez-moi donc... Madame
madame...

MADAME PATIN. — Ce ne s
madame Nageotte ?

MADEMOISELLE VERJUS. —
que ça... Son mari est un gra
tant de folies, cet hiver ...

MADAME PATIN. — Martin-Fourré?

MADEMOISELLE VERJUS. — Martin-Fourré! C'est madame Martin; vous devez savoir qui je veux dire?

MADAME PATIN. — Je crois bien; je ne connais que ça.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est ce que je vous disais.

MADAME PATIN. — Elle est très-bien, madame Martin, très-gentille.

MADEMOISELLE VERJUS. — Noire comme un corbeau, cela ne fait rien à la chose; il paraît, au reste, que cette dame aime beaucoup ce pays-ci...

MADAME PATIN. — Beaucoup, beaucoup.

MADEMOISELLE VERJUS. — Car elle y fait continuellement la navette, elle ou son mari; on ne rencontre partout que ces gens-là, c'est insupportable.

MADAME PATIN. — Tenez, pas plus tard qu'hier, je l'ai encore rencontrée chez madame Melinet; elle était avec madame Simier.

MADEMOISELLE VERJUS. — Ah çà! mais cette dame Simier connaît donc tout l'univers!

MADAME PATIN. — Elle connaît beaucoup de monde.

MADEMOISELLE VERJUS. — Savez-vous, madame, qu'il faut que ces gens-là soient bien à leur aise pour avoir toujours autant de monde?

MADEMOISELLE VERJUS. — V

MADAME PATIN. — Je le dis

MADEMOISELLE VERJUS. — C reux s'il en était autrement ; i de mal pour cela. Au surplus d'après les *on dit*, car jamais je

MADAME PATIN. — Parce q voulu.

MADEMOISELLE VERJUS. — I pas fait l'honneur de m'y invite

MADAME PATIN. — Ça m'étonn dites là.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'e dame, comme j'ai l'honneur de maison-là s'est horriblement co horriblement ! et, certes, je pas.

MADAME PATIN. — ...

dant pas lui contester un ton parfait et des manières excellentes.

MADAME PATIN. — Je ne m'en souviens plus; tout ce que je sais, c'est que je n'aimais pas cet homme-là.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous disais donc, madame, pour en revenir à M. Simier, que, lorsque, après le départ de M. Tabarot, il vint prendre la conservation des hypothèques, il alla chez tout le monde, M. Simier...

MADAME PATIN. — Chez tout le monde indistinctement, faut lui rendre cette justice-là.

MADEMOISELLE VERJUS. — Excepté chez moi.

MADAME PATIN. — Cela m'étonne.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous jure, madame, qu'il n'a pas daigné me faire cet honneur.

MADAME PATIN. — Il y sera venu, c'est qu'on ne vous l'aura pas dit.

MADEMOISELLE VERJUS. — J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, et je me plais à vous répéter, que jamais ce monsieur n'a daigné me venir voir; et, en admettant même qu'il ne m'eût pas trouvée, ce qui n'est pas probable, il aurait laissé sa carte, et je n'ai rien reçu. Il n'y a pas à dire, depuis bientôt trois mois qu'ils sont ici, ma domestique n'a pas mis une seule fois les pieds dehors quand je suis sortie de chez moi; j'ai moi-même gardé la maison

MADAME PATIN. — C'est assez son genr

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est un trist que celui-là.

MADAME PATIN. — Que voulez-vous! un toujours préoccupé, sans cesse à son affaire peut pas lui ôter ça, M. Simier se donne be de mal.

DURET. — Il n'est pas fort, M. Simier.

MADEMOISELLE VERJUS. — Sur les conve surtout.

DURET. — Il a une vilaine toux.

MADAME PATIN. — Quant à madame Simier tout autre chose, elle est charmante; j'aime coup madame Simier, beaucoup, beaucoup.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous me perm de ne pas partager votre enthousiasme.

MADAME PATIN. — Vous avez tort, croyez

témoigné le plus grand désir de faire votre connaissance ; j'ai voulu cent fois vous mener chez elle, vous n'avez jamais voulu.

MADEMOISELLE VERJUS. — Parce que je n'ai pas pour habitude d'aller chez les gens que je ne connais pas. Mais laissons cela, madame, je vous en conjure.

MADAME PATIN. — Je ne demande pas mieux ; c'est vous qui la première m'en avez parlé.

MADEMOISELLE VERJUS. — Et madame Duret, monsieur, s'est-elle bien trouvée de son voyage à Paris ?

MADAME PATIN. — Sans ça, jamais je ne serais venue à vous parler de madame Simier ; je n'ignorais pas que vous ne pouviez la souffrir.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous avouerai que je n'en ai jamais été folle. Elle était, je crois, allée voir sa sœur à Paris, madame Duret... Dites-moi, monsieur Duret ?

DURET. — Pardon, mademoiselle, je ne savais pas que ce fût à moi que vous vous adressiez en premier lieu.

MADAME PATIN. — Mademoiselle vous demandait si madame Duret n'était pas allée à Paris voir votre belle-sœur ?

DURET. — Oui, mademoiselle ; madame Forestier, qui malheureusement me ressemble.

MADAME PATIN. — Pauvre dame !

... est aussi chez elle, comm...
qui est le siége de tout ce q...
semble parfois être tiraillée ...
vaux. C'est odieux !

MADAME PATIN. — Je n'aurai...
Forestier d'une mauvaise sant...

DURET. — Je vas vous dire, ...
très-forte.

MADEMOISELLE VERJUS. — ...
paru énorme, colossale, madam...

DURET. — Excessivement fo...
selle, excessivement forte enco...
mariée; mais je crains que, de...
peu joué avec sa santé.

MADAME PATIN. — Ce n'est ...
quand on n'a pas à être malade, ...
et rien, c'est approchant la même...
citerai à l'appui de ce que je ...

MADAME PATIN. — Tandis que vous, monsieur Duret, qui jamais n'avez donné dans aucun excès...

DURET. — Dans aucun.

MADAME PATIN. — Qui toujours avez été réglé comme un papier de musique...

DURET. — Exactement.

MADAME PATIN. — Vous êtes toujours à vous plaindre.

DURET. — Et ce n'est pas pour rien.

MADAME PATIN. — Je suis certainement bien loin de vous en faire un crime...

DURET. — Vous auriez grand tort.

MADAME PATIN. — Mais c'est seulement pour vous dire que ce n'est pas une raison.

DURET. — Il est au su et au vu de tout le monde que j'ai toujours été excessivement délicat.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous devriez bien en céder un peu, de votre délicatesse, à certaines personnes de ma connaissance.

MADAME PATIN. — Tout cela s'arrangera, mademoiselle Verjus, croyez-le bien.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je ne le pense pas, madame.

DURET. — Mesdames, je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME PATIN. — Quoi! déjà, monsieur Duret?

DURET. — En restant davantage, je craindrais

madame Duret, combien je m'
être allée la voir.

MADEMOISELLE VERJUS. — Bi
de ma part, je vous prie.

DURET. — Ce sera avec gr
dames.

MADAME PATIN. — Bonjour,
ménagez-vous bien.

DURET. — Ce n'est pas à m
faut recommander cela.

MADAME PATIN. — Mettons alo
dit. Bonjour, monsieur Duret.

MADEMOISELLE VERJUS. — San
Duret.

DURET. — De tout mon cœur,

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais ennuyeux comme la pluie, avec toutes ses maladies.

MADAME PATIN. — Du reste, il n'a jamais eu de volontés.

MADEMOISELLE VERJUS. — Madame Duret y a mis bon ordre.

MADAME PATIN. — Croyez-vous ?

MADEMOISELLE VERJUS. — Si je le crois ! il n'y a pas de femme plus hautaine et plus impérieuse que madame Duret ; il faut, dans sa maison, que tout plie devant elle.

MADAME PATIN. — D'où savez-vous ça ?

MADEMOISELLE VERJUS. — De Manette, de cette domestique qui sortait de chez elle, que j'ai eue chez moi un instant, et que je n'ai pas gardée ; c'est même en partie cela qui nous a fâchées.

MADAME PATIN. — Vous êtes donc fâchées ?

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est-à-dire nous sommes en froid depuis cette époque-là ; lorsque nous nous rencontrons, nous nous demandons de nos nouvelles, mais nous ne nous voyons plus.

MADAME PATIN. — Dame, écoutez donc, il y a bien de quoi.

MADEMOISELLE VERJUS. — Comment l'entendez-vous, madame ?

MADAME PATIN. — C'est tout simple ; si vous

... ... de bonnes à persc
prie de le croire; au moment où je me
sans domestique, le hasard m'ayant fai
cette fille, qui était libre, je l'ai arrêté
reproche que vous semblez m'adresser.

MADAME PATIN. — Je ne vous fais
proche...

MADEMOISELLE VERJUS. — Je ne le mé
dirai même plus, c'est qu'en admettant qı
Duret ait pu me croire capable d'un aus
procédé que celui-là, je ne sais pas si, la
je n'eusse pas dû m'en formaliser...

MADAME PATIN. — Ah! bah!

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, ma
prendre l'initiative.

MADAME PATIN. — Qui vous dit aussi
pas cru que vous vous entendiez ensemb

MADEMOISELLE VERJUS ...

plus... vous me l'avez dit, je n'ai pas été l'inventer. Je sais bien, quant à moi, que je ne serais guère flattée qu'on m'enlevât mes domestiques.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je ne la lui avais pas enlevée, que je l'ai arrêtée, cette domestique, après m'être moralement convaincue qu'elle ne lui appartenait plus.

MADAME PATIN. — Ce qui n'empêche que madame Simier, madame Pavillon, madame Camisard, toutes ces dames, enfin, se le sont figuré.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je croyais, je vous l'avouerai, être mieux appréciée de toutes ces dames.

MADAME PATIN. — Où diable aussi avez-vous été prendre cette bonne?

MADEMOISELLE VERJUS. — J'ai eu le grand tort, madame, je le confesse, de ne pas être venue prendre votre avis.

MADAME PATIN. — Si vous le prenez sur ce ton-là, je ne crois pas que vous eussiez eu déjà si grand tort de le faire.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous suis obligée, madame, de la leçon que vous avez bien voulu me donner.

MADAME PATIN. — Il n'y a vraiment pas de quoi.

MADAME PATIN. — Comment donc
nez...

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vais
neur de prendre congé de vous.

MADAME PATIN. — Quoi ! déjà ?

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, ma
de certaines personnes qu'il ne faut p
souvent ; vous venez de me le faire sen
à ne pas m'y méprendre dorénavant :
ré-je, madame, ne pas mériter de sitôt c

MADAME PATIN. — Vous avez tort
ainsi la mouche, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est pos
dame; je n'en suis pas moins votre tr
servante.

SCÈNE III.

si je dînerai ici; nous verrons ça plus tard. (*Entrant.*) Tiens, te voilà, ma femme! Je te croyais sortie.

MADAME PATIN. — J'allais effectivement sortir; j'avais mon chapeau, quand il m'est venu du monde.

PATIN. — Je viens de rencontrer mademoiselle Verjus; c'est tout au plus si elle a daigné me regarder.

MADAME PATIN. — Elle sort d'ici furieuse.

PATIN. — Ah! bah!

MADAME PATIN. — Je crois qu'elle n'y reviendra pas de sitôt.

PATIN. — Conte-moi donc ça.

MADAME PATIN. — Toujours au sujet de madame Simier, qu'elle a en abomination.

PATIN. — Elle est méchante comme un démon.

MADAME PATIN. — Nous avons parlé de la bonne de madame Duret, tu sais, qu'elle lui a prise et qu'elle n'a pas gardée? Je ne sais pas qui de nous deux a commencé à en venir sur ce chapitre-là; mais je ne lui en ai pas moins dit ma façon de penser.

PATIN. — Et tu as bien fait; ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive. Tiens, ne me parle pas de toutes ces vieilles filles-là; la meilleure n'en vaut rien.

MADAME PATIN. — Avec madame Pa
madame Camisard, avec madame Fı
toutes les personnes qui ont eu la sott
cevoir; mais je crois bien qu'entre elle
une affaire...

PATIN. — Toisée? Je n'en répondra

MADAME PATIN. — Eh bien, s'il faut
cer, nous recommencerons; rien ne
pour m'en débarrasser.

PATIN. — Et tu feras bien.

MADAME PATIN. — D'où viens-tu?

PATIN. — De chez Boireau; j'ai vu s

MADAME PATIN. — Quel cabriolet?

PATIN. — Est-ce que je ne t'ai pas
soir en nous couchant, que nous devi
ce matin avec Boireau?

MADAME PATIN. — En voilà la pr

TIN. — Un joli cabriolet, ma foi, pas cher.

ADAME PATIN. — Tu sais bien, après ça, qu'il ut jamais s'en rapporter à ce que l'on vous dit cette maison-là ; à les entendre, ils ont tout rien; aussi ai-je fini par ne plus rien dire id il m'arrive d'acheter quelque chose, parce 'ai toujours l'air d'une sotte qui s'est fait mettre ns; mais ce que je te dis là, tu le sais aussi que moi.

TIN. — Non, je crois qu'il lui coûte réelle- t ce qu'il m'a dit, son cabriolet.

ADAME PATIN. — Et quel grand besoin a-t-il d'un cabriolet?

TIN. — Pour aller et venir, le cheval le fati- t trop.

ADAME PATIN. — Mais n'avait-il pas déjà une ire?

TIN. — Tu veux dire une carriole; c'était ux.

ADAME PATIN. — Ma foi, à leur place, je m'en is encore bien longtemps contentée. Je ne vois qu'ils soient déjà si grands seigneurs pour ne aller en carriole; la grand'mère de M. Boireau tout uniment femme de charge au château du Iray; elle, madame Boireau, n'est pas de ce -ci, je ne sais d'où elle vient; mais je ne la crois non plus sortie de la cuisse de Jupiter, comme

qui atteint des équipages aussi, e
heure, est bien forcé d'aller à pied, l
homme. A propos, est-ce que tu comp
tous tes repas, chez M. Boireau, qu
entrant à la bonne que tu ne savais p
rais à la maison?

PATIN. — Non, j'avais comme env
mander à diner à ton frère; il fait
serions revenus ce soir au clair de lun
partie à faire; qu'en dis-tu?

MADAME PATIN. — Bien obligé! M
toute la semaine dans sa lessive, je n'ira
un moment comme celui-là. J'avais un
idée, moi : c'était, ce soir, après le di
voir un peu madame Durel; je lui ai
matin par son mari, qui est venu nou
j'irais bientôt; si tu veux, nous irons.

PATIN. — Depuis ...

lors, et qu'à sept heures tu es dans ton lit; c'est ça qui t'engraisse et qui fait que l'on passe sa à élargir tes culottes.

TIN. — Tu vois bien que je n'aime pas plus ne faut à rester à la maison; la preuve, c'est je te proposais d'aller chez ton frère, et que toi qui refuses d'y venir.

DAME PATIN. — Je t'ai dit le pourquoi; mais n'y vas-tu? qui t'en empêche? Ne fais donc pas ant; comme tu n'irais pas bien sans moi, -ce pas, si ça te faisait plaisir? Oh! que je te ais bien! Tiens, vois-tu, tu ris dans ta barbe, x monstre; je parierais que vous avez projeté, ton M. Boireau, de dîner ensemble, puis d'al-ssayer tantôt le nouveau cabriolet. Est-ce la é? dis-le!

TIN. — Eh bien, oui, puisque tu l'as deviné.

DAME PATIN. — Pourquoi alors me demander veux aller chez mon frère? à quoi bon toutes etites cachotteries-là? Tu vois bien que je finis urs par tout savoir.

TIN. — Aussi ne te caché-je jamais rien.

DAME PATIN. — Le beau mérite! quand tu ne faire autrement. Ah çà! dis-moi, tu n'as pas adame Simier, dans tes courses?

TIN. — Si fait, je l'ai rencontrée tantôt avec tite madame Martin.

son nom. Est-ce qu'elle serait

PATIN. — Il n'en a pas été donc, il paraît que le maître fait la cour.

MADAME PATIN. — On dit ça quand un jeune homme vous bras; il n'en faut pas dava femme-là est peut-être un peu peu légère, c'est de son âge; honnête, et c'est très-mal à vou de chercher à vouloir faire pens

PATIN. — Je n'invente rien; je ce que dit tout le monde.

MADAME PATIN. — Tout le mon alors, puisque tu le prends sur que je ne te retienne pas; tu d d'aller trouver ton cher ami. A t Patin ...

MADAME PATIN. — N'allez toujours pas faire de malheurs avec votre cabriolet ; prends-y garde, tu n'est guère adroit, mon pauvre homme.

PATIN. — Sois tranquille, ma pauvre femme.

MADAME PATIN, *rappelant son mari.* — Dis donc.

PATIN. — Tu m'appelles?

MADAME PATIN. — Prie donc ton M. Boireau, si toutefois ça ne le gêne pas trop, d'ôter son chapeau quand il passe auprès d'une dame : il l'oublie toujours.

PATIN. — Tu m'étonnes.

MADAME PATIN. — Dis-le-lui, dans son intérêt. Adieu ; bonne chance, monsieur Patin.

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, *seule.*

Voilà un pauvre homme qui, toute sa vie, sera comme un enfant ; il est aux anges, parce qu'il va essayer un cabriolet ; et dire que, si je l'avais écouté, nous serions encore, à l'heure qu'il est, à Paris, à vendre du café et de la cassonade, au lieu d'être ici à nous goberger, à ne nous inquiéter de rien ! Qu'on dise, après ça, que les femmes n'ont pas parfois de bonnes idées... Adélaïde !

MADAME PATIN. — Viens ici, j'ai à t

SCÈNE V.

MADAME PATIN, ADÉLAII

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce que vous voilà. Vous êtes toujours à m'appeler q quet'chose.

MADAME PATIN. — Que faisais-tu?

ADÉLAIDE. — Je donnais à manger à puisque vous voulez tout savoir.

MADAME PATIN. — Dis donc, je suis bi mademoiselle Verjus.

ADÉLAIDE. — Que le ciel vous ente

MADAME PATIN. — C'est au sujet de madame Duret.

ADÉLAIDE. — Elle est si mauvaise ! Sans compter qu'elle voulait m'en faire autant comme à Manette.

MADAME PATIN. — Comment ! t'aurait-elle fait des propositions?

ADÉLAIDE. — Et de belles, allez; mais que je ne donne pas là dedans, pas si bête.

MADAME PATIN. — Et tu as bien raison.

ADÉLAIDE. — Que je ne jette pas comme ça à mes pieds ce que j'ai dans mes mains.

MADAME PATIN. — Et comment s'y est-elle prise avec toi?

ADÉLAIDE. — Je ne m'en souviens plus, il y a déjà longtemps : que je serais mieux avec elle, que vous étiez ridicules, vous et monsieur...

MADAME PATIN. — Comment a-t-elle osé dire ça?

ADÉLAIDE. — Que vous n'étiez jamais contents, qu'à Paris vous *sangiez* de domestiques tous les huit jours.

MADAME PATIN. — Elle en a menti ! elle ne nous connaît que depuis que nous sommes ici, et Dieu merci...

ADÉLAIDE. — C'est une belle connaissance que vous avez *fait* là.

MADAME PATIN. — Non, certes ! Et que t'a-t-elle dit de monsieur?

moi, que lui ai-je fait, à cette femme?

ADÉLAIDE. — Laissez-la donc pour ce vaut, et ne vous en inquiétez pas.

MADAME PATIN. — Je veux savoir ce q pu dire de moi.

ADÉLAIDE. — Tenez, regardez donc, m voilà une voiture qui entre dans la cour.

MADAME PATIN. — Quelle est cette voit

ADÉLAIDE. — C'est madame Bonnet ave moiselle, et puis encore une autre dame... monde! regardez donc.

MADAME PATIN. — Madame Bonnet fait visites en voiture, à présent?

ADÉLAIDE. — C'est qu'elles auront été pagne, qu'elles ont leur voiture. Tenez, qu'elle dit à Joseph qu'il s'en retourne a voyez-vous qui s'en va?

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, *seule.*

Je n'ai jamais beaucoup aimé ces visites de femmes qui n'ont rien à faire le matin... Que peut avoir dit cette demoiselle Verjus sur mon compte?

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, MADAME BONNET, EMMA BONNET, MADAME CORNU, PALAMÈDE CORNU, ADÉLAIDE.

MADAME BONNET. — Bonjour, madame.

MADAME CORNU. — Bonjour, madame.

PALAMÈDE CORNU. — Bonjour, madame.

MADAME PATIN. — Ah! c'est charmant, mesdames, de penser à moi. M. Patin sort d'ici à l'instant; il sera désolé de ne pas s'être trouvé à la maison.

MADAME BONNET. — Nous venons de le rencontrer sur la route de Fromainville.

MADAME PATIN. — Avec M. Boireau?

MADAME BONNET. — Avec M. Boireau.

une belle acquisition.

MADAME PATIN. — Vraiment?

MADAME BONNET. — C'est ce vie
qu'avait M. Dulegat, un vieux soufflet

MADAME PATIN. — M. Patin le trou

MADAME BONNET. — On est venu l
mon mari, je n'en ai pas voulu.

MADAME CORNU. — Et tu as bien f

MADAME PATIN. — Eh bien, à ente
reau, il a tout pour rien.

MADAME BONNET. — Sa femme e
elle achète vingt francs des chape
payons trente et quarante.

MADAME PATIN. — Mais, à propos
ôtez donc les vôtres.

MADAME CORNU. — Je vous rem
nous ne venons vous faire qu'une p

[illegible] — Mettez-vous

MADAME PATIN. — Quoi! déjà?

MADAME CORNU. — Savez-vous, madame, qu'il y aura mardi sept semaines que je suis hors de chez moi.

MADAME PATIN. — On ne s'en est pas aperçu ici, madame.

MADAME BONNET. — Vous êtes bien bonne; mais il n'en faut pas moins qu'elle s'en aille; mon beau-frère est furieux contre moi de ce que je retiens sa femme si longtemps.

MADAME CORNU. — J'ai grand besoin chez moi.

MADAME PATIN. — Il y avait longtemps, madame, que vous ne vous étiez vues avec madame votre sœur?

MADAME CORNU. — Trois ans, madame.

MADAME PATIN. — Ça ne laisse pas que d'être long. Mettez ceci sous vos pieds. (*Elle lui présente un tabouret.*) Et monsieur votre fils s'est bien amusé, sans doute?

MADAME CORNU. — Il n'a fait absolument que cela; il doit être fatigué de plaisirs.

MADAME BONNET. — Que veux-tu, madame Cornu! c'est de son âge.

MADAME CORNU. — Il serait temps cependant qu'il commençât à devenir raisonnable; nous avons bientôt sept ans.

MADAME PATIN.—Vous avez encore de la marge.

avec ma sœur. Elle était toute contrar
Simier.

MADAME PATIN. — Elle n'est pas n

MADAME BONNET. — Au contraire;
très-nerveuse, vous savez, un rien l'i

MADAME PATIN. — Et cette petite
chez elle ?

MADAME BONNET. — Madame Mart

MADAME PATIN. — Oui.

MADAME BONNET. — Emma, va jc
dans le jardin avec ton cousin.

EMMA. — Oui, maman.

MADAME CORNU. — Vous ne touch

PALAMÈDE. — Non, ma tante.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, MADAME BONNET

MADAME PATIN. — En vérité... Je voudrais vous voir ôter vos chapeaux.

MADAME BONNET. — N'y faites pas attention, je vous prie. Oui, madame, on parle beaucoup de cette dame.

MADAME PATIN. — Ce que mon mari me disait tantôt serait donc vrai?

MADAME BONNET. — Que vous disait M. Patin?

MADAME PATIN. — Mais que le maître clerc de M. Denis lui faisait la cour.

MADAME BONNET. — Ah! vraiment?... Dis donc, madame Cornu, c'est bien ce que je te disais.

MADAME PATIN. — Je ne vous l'affirmerai point.

MADAME BONNET.—Je le crois bien! ces choses-là, heureusement, ne sont jamais évidentes. Mais on va plus loin encore.

MADAME PATIN. — Comment?

MADAME BONNET. — On dit qu'elle vit fort mal avec son mari.

MADAME CORNU. — On va même jusqu'à dire qu'elle plaide en séparation.

MADAME PATIN. — Qui jamais se serait douté...?

MADAME BONNET. — Madame Simier est trop bonne.

MADAME PATIN. — Je suis de votre avis, c'est-à-dire qu'elle a le plus grand tort de recevoir chez elle cette dame-là.

MADAME BONNET. — Tu pousses les cho
loin, madame Cornu; permets-moi de te
ton fils n'est encore qu'un morveux.

MADAME CORNU. — Qui en sait déjà b
trop pour son âge.

MADAME PATIN. — Mais elle m'avait p
décente, cette petite dame.

MADAME BONNET. — Je ne trouve pas ce
est toujours à sauter, elle s'accroche au
tout le monde; je sais que, pour moi, je la
horriblement élevée.

MADAME CORNU. — Je vais plus loin, .
qu'elle ne l'a pas été du tout.

MADAME PATIN. — J'en suis fâchée; ca
beaucoup madame Simier.

MADAME BONNET. — Je suis comme vo
en avouant cependant qu'elle se fait énor
de tort. La trouvez-vous jolie?

MADAME PATIN. — Qui, madame?

MADAME CORNU. — De prime abord, je ne dis pas, elle a de l'éclat.

MADAME BONNET. — Ne dis donc pas ça, madame Cornu, tu fais tort à tes connaissances; peux-tu lui trouver de l'éclat!

MADAME CORNU. — Si fait, aux lumières.

MADAME BONNET. — Alors, si tu prends par là, tout le monde en a, de l'éclat, aux lumières.

MADAME PATIN. — Ce n'est pas encore là une jolie femme.

MADAME BONNET. — Que dira-t-on de mademoiselle Mollaire, si on trouve madame Martin jolie? Si mademoiselle Grenier n'avait pas le cou dans les épaules, ce serait une femme magnifique.

MADAME PATIN. — Si elle eût été autrement élevée aussi, mademoiselle Mollaire.

MADAME BONNET. — Nous parlons des physiques.

MADAME PATIN. — Je n'aime pas beaucoup sa bouche, à madame Martin.

MADAME BONNET. — Elle a d'assez jolies dents, mais mal rangées.

MADAME CORNU. — A-t-elle de jolies dents? Je ne m'en suis jamais aperçue.

MADAME BONNET. — Horriblement rangées! on n'a jamais voulu les faire voir à un dentiste, disait-elle l'autre jour, tant sa mère la gâtait.

pas cinq ans, tu te rappelles, 1
quand je l'ai menée au Palais-Roy.
sandon.

MADAME CORNU. — Ma foi, c'es
elle ne les avait pas.

MADAME BONNET. — Elle avait u
elle poussait des cris affreux; rien n
que, avant tout, je suis bonne mère,

MADAME CORNU. — Vous savez,
Joseph quitte ma sœur?

MADAME PATIN. — Bah! vraimer

MADAME BONNET. — Oui, madam
fère madame Forget.

MADAME PATIN. — C'est madam
vous l'enlève?

MADAME BONNET. — Elle ne nou
précisément.

MADAME PATIN. — Ils sont tous les mêmes!... Vous offrirai-je à vous rafraîchir?

MADAME BONNET.—Bien obligée... Jamais je n'ai voulu entendre parler d'augmentation.

MADAME PATIN. — Et vous avez parfaitement fait... Un verre de limonade, madame Cornu?

MADAME CORNU. — Sans cérémonie.

MADAME BONNET. — Madame Forget lui donne ce qu'il lui demande; il me plante là, c'est tout naturel.

MADAME PATIN. — Permettez, ce n'en est pas moins fort vilain, ce que vous fait là madame Forget.

MADAME BONNET. — Mais cela se voit tous les jours : voyez mademoiselle Verjus.

MADAME PATIN. — Elle sort d'ici, mademoiselle Verjus; nous sommes brouillées à mort.

MADAME CORNU. — Je vous en fais mon compliment.

MADAME BONNET. — Il ne pouvait vous arriver rien de plus heureux.

MADAME PATIN. — Nous en sommes justement venues sur le chapitre des bonnes : je lui ai parlé de l'affaire de Manette, celle de madame Duret, et je ne lui ai pas caché ma façon de penser.

MADAME BONNET. — Et vous avez bien fait.

MADAME PATIN. — Elle était furieuse.

MADAME PATIN. — Comment! M. Desc
se marierait pas?

MADAME BONNET. — Il n'en a jamais été

MADAME PATIN. — En vérité?

MADAME BONNET. — Lui-même l'ignor
ce matin.

MADAME PATIN. — Vous conviendrez, m
qu'il est affreux de faire courir des bruit
bles. C'est donc ça que M. Duret, son an
n'en savait rien. Mais c'est qu'elle avait un
surance en débitant ça... J'en étais persua

MADAME BONNET. — Du reste, il a été l
à en rire, M. Deschamps.

MADAME CORNU. — C'était ce qu'il avait
à faire.

MADAME BONNET. — Dis donc, madam
ce n'est pas que nous nous ennuyions ici
sais que nous avons donné rendez-vous à l

DAME CORNU. — Il compte venir vous voir t, madame.

DAME PATIN. — Ah ! je serai bien enchantée voir ; c'est donc une affaire tout à fait décidée, 'otre départ?

DAME CORNU. — Oui, madame, il n'y a plus evenir.

DAME BONNET. — Voyons, où sont les en- ?

DAME PATIN. — Ne vous dérangez pas, je les faire appeler... Adélaïde !... Comment! ɔrnu est ici !... Adélaïde !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ADÉLAIDE.

ÉLAIDE. — Madame?

DAME PATIN. — Va chercher mademoiselle et et M. Cornu, qui sont à jouer au jardin.

ÉLAIDE. — J'y vas. (*Elle sort.*)

DAME PATIN. — Je n'en reviens pas, que ɔrnu soit ici.

DAME CORNU. — Il n'y a pas longtemps : de atin.

DAME PATIN. — C'est tout nouveau.

LES MÊMES, EMMA BO...
CORNU, ADÉLAIDE.

MADAME CORNU. — Il paraît, Palamède, q
vous en êtes joliment donné? Et son bel ha
vous ferai encore habiller chez Humann
donc comme il a chaud.

EMMA. — Maman, nous avons fièrement

MADAME BONNET. — Je m'en rapporte

MADAME PATIN. — Il paraît que le cou
cousine s'accommodent au mieux.

MADAME BONNET. — Moyennant que
cède à la cousine.

EMMA. — Non, maman, faut pas dire

MADAME BONNET. — Voyons, mets ton
et faisons nos adieux à madame.

MADAME PATIN. — Comment! déjà, m

MADAME BONNET. — Nous sommes re

re. Quant à mon mari, vous le verrez bien sûr
ɔir.

ADAME BONNET. — J'espère, madame, que vous
ez pas vous déranger?

ADAME PATIN. — Vous ne comptez pas me
er du plaisir de rester un moment de plus
vous, ce serait bien mal de votre part.

ADAME CORNU. — Vous êtes trop bonne.

ADAME BONNET. — Vous ne venez jamais nous
, madame Patin.

ADAME PATIN. — Je sors si peu; j'ai été si
temps dans les ouvriers avec ça...

ADAME CORNU. — Effectivement, vous avez
arranger la maison; je ne m'en étais pas aper-

ADAME PATIN. — De fond en comble! nous
is eu six semaines les ouvriers, et tout n'est
encore terminé.

ADAME BONNET. — D'abord, avec eux, jamais on
finit; j'en sais quelque chose.

ADAME CORNU. — Voyons, Emma, donnez le
à votre cousin et ne vous mettez pas sans
e sous les pieds.

ADAME BONNET. — J'ai toujours bien aimé
e maison, madame Patin.

ADAME PATIN. — Osez-vous dire ça!

ADAME BONNET. — Non, vraiment, tout est ici

MADAME BONNET. — Cinq à la compter le jardinier.

MADAME PATIN. — Je vous plain: dames, que je vous montre mon bois

MADAME BONNET. — Pas aujourd Patin, nous sommes vraiment par t

MADAME PATIN, *ouvrant une port*

MADAME CORNU. — Ah! c'est très dez donc, madame Bonnet, comme c'e: arrangé.

MADAME PATIN. — Madame Bonn ne pas me voir.

MADAME BONNET. — Je ne suis pas plaindre.

MADAME PATIN. — Mais c'est qu' suis bien esclave aussi; il faut que je ment tout chez moi. Une chose bi

DAME PATIN. — Comment! dans sa nouvelle on?

DAME BONNET. — Oui, madame, trois cours verser; on ne pense jamais à ces choses-là lorsqu'il n'est plus temps.

DAME PATIN. — Je n'y suis pas encore allée, madame Lemoine; on dit que c'est fort bien.

DAME CORNU. — Je ne trouve pas; et toi, me Bonnet?

DAME BONNET. — Sans goût! beaucoup de es, beaucoup trop de choses, et rien de comme it; il en est de sa maison comme de ses toi-.

DAME PATIN. — Après ça, elle est si forte.

DAME BONNET. — Maintenant surtout! Y a-t-il temps que vous ne l'avez vue?

DAME PATIN. — Pas depuis cet hiver.

DAME BONNET. — Vous ne la reconnaîtriez

DAME CORNU. — C'est un muids.

DAME BONNET. — Sans forme, sans tournure; hideux, vraiment : je la plains de tout mon .

DAME PATIN. — C'est une bien bonne per-e.

DAME BONNET. — Excellente. Et tout ce luxe-là, us le demande, pour qui recevoir?

nous-en.

MADAME PATIN. — Que je vous m
velle cuisine. (*Elle ouvre une porte*

MADAME CORNU.—Ah ! qu'elle est j
c'est ravissant ! Dis donc, madame
délicieuse cuisine !

MADAME BONNET. — C'est joli, j

MADAME PATIN. — La pierre à la
nous avons tout sous la main.

MADAME BONNET. — Voilà qui e

MADAME PATIN. — Ici la fontaine
bonne met son charbon, là toutes le
M. Patin.

MADAME CORNU. — Il en a une l

MADAME BONNET. — Et qu'il a
fais tous les jours la guerre au r
commander de nouvelles. Jamais je

je t'assure, et, quand il tousse à présent, je ne fais seulement pas semblant de m'en apercevoir.

MADAME CORNU, *à sa nièce.* — Que voulez-vous, mademoiselle?... Plaît-il? Je n'entends pas. On ne parle jamais bas devant le monde; il n'y a rien de plus malhonnête.

MADAME BONNET. — Il lui tarde d'être partie, n'est-ce pas?

MADAME CORNU. — Nous ne serons pas plus tôt autre part, que ce sera à recommencer.

MADAME PATIN. — Nous allons, mesdames, faire un petit tour de jardin.

MADAME BONNET. — Impossible aujourd'hui.

MADAME CORNU. — Nous avions promis d'être à deux heures à la maison, il en est trois passées.

MADAME BONNET. — Songez que ma sœur part demain.

MADAME PATIN. — Madame ne peut partir sans voir mes dahlias.

MADAME CORNU. — Vous faites vraiment de nous tout ce que vous voulez.

MADAME BONNET. — Passe donc, madame Cornu.

MADAME CORNU. — Je vous prie, les enfants, de ne toucher à rien.

ADÉLAIDE, *puis*

ADÉLAIDE. — Elles ne risq
seront pas quittes de sitôt.

PATIN. — Adélaïde !

ADÉLAIDE. — Qui cà ? qui m

PATIN. — C'est moi.

ADÉLAIDE. — Tiens, c'est vo
quoi donc qui vous est arrivé ?

PATIN. — Je suis brisé ; tc
s'est renversé sur moi !

ADÉLAIDE. — Mais vous n'ê
sable... Par où donc que vous êt

PATIN. — Je me suis coulé tc
du jardin, je n'ai été vu de perso

ADÉLAIDE. — Heureusement

PATIN. — [illegible]

PATIN. — C'est à ne pas me reconnaître.

ADÉLAIDE. — Voulez-vous prendre quel'chose?

PATIN. — Non, merci; je vas me jeter sur mon lit.

ADÉLAIDE. — N'avez-vous rien de cassé?

PATIN. — J'espère que non... Oh! les reins! les reins!

ADÉLAIDE. — Ça vous apprendra une autre fois à aller avec des chevaux que vous ne connaissez pas.

PATIN. — Ce Boireau est un imbécile...

ADÉLAIDE. — Il y a longtemps que je l'ai dit.

PATIN. — Il me soutient qu'il conduit dans la perfection; moi, je le laisse faire.

ADÉLAIDE. — Et patatras! vous voilà bien lotti.

PATIN. — Je m'en vas me mettre au lit; je ne voudrais pas que ma femme me vît dans un état pareil.

ADÉLAIDE. — C'est dommage; vous êtes pourtant bien gentil comme ça.

PATIN. — Ne lui en dis rien.

ADÉLAIDE. — N'ayez pas peur.

PATIN. — Tu monteras me voir.

ADÉLAIDE. — Je crois bien. Sauvez-vous! j'entends qu'on vient.

PATIN. — Ah! les reins, les reins! (*Il sort.*)

MADAME PATIN. — Cette ma
toujours si pressée quand elle v
que c'est tout au plus si on a le t
mot.

ADÉLAIDE. — Est-ce qu'elle
jardin avec vous?

MADAME PATIN. — Elle n'a fait
trer et sortir. Je suis plus comp
me fait passer deux heures dan
traire sa vache; si elle croit q
vous avez pendant deux jours
qui vous suit partout.

ADÉLAIDE. — J'espère que v
visites!

MADAME PATIN. — C'est t
quand on a à sortir. Je n'ai ri
voulais faire aujourd'hui. Et D

car lui, Deschamps, n'en savait rien. Que je suis donc contente de ne plus voir cette demoiselle ; on se trouve, avec ces gens-là, compromis à chaque instant ; vous répétez ce que vous entendez dire, et vous passez, sans vous en douter, pour mauvaise langue. Je ne déteste rien tant.

ADÉLAIDE. — Vous savez qu'il est arrivé, le beau-frère à madame Bonnet?

MADAME PATIN. — Je viens de l'apprendre ; il doit venir ici ce soir. Je ne suis pas folle de madame Cornu ; elle a un petit ton sec qui ne me va pas du tout.

ADÉLAIDE. — C'est de famille ; madame Bonnet vous a toujours l'air d'avoir mordu dans un citron.

MADAME PATIN. — J'aurais voulu que tu les visses toutes les deux dans le jardin, comme elles avaient l'air comtesses ; il semblait vraiment qu'il fût au-dessous d'elles de regarder mes fleurs ; et ce vilain jardinier qui me laisse là et qui ne revient plus ; il commence toutes les allées, puis il est trois semaines sans revenir ; comme c'est agréable !

ADÉLAIDE. — C'est qu'on est venu le chercher de chez madame Mollaire.

MADAME PATIN. — Elle est charmante, madame Mollaire ; elle n'en fait jamais d'autres, celle-là ! enfin, je ne sais pas comment ça se fait, mais tou-

dame ...
que j'avais avant celui-là, ...
tout ça parce que je suis trop bon
bien, madame Priori?

ADÉLAIDE. — Que son mari é
pié?

MADAME PATIN. — Il avait un
un ancien militaire qui sentait la

ADÉLAIDE. — Oh! oui, je m'en
petite dame-là.

MADAME PATIN. — Eh bien,
l'a tellement accaparée, qu'elle
de me venir voir quand elle est
çon; et c'est cependant ici, che
fait la connaissance.

ADÉLAIDE. — Moi, à votre

MADAME PATIN. — Si l'on
relever toutes les sottises qu'

ADÉLAIDE, *les pincettes à la main.* — C'est bien un chapeau, vous avez raison.

MADAME PATIN. — Vois à l'ouvrir avec ta pincette, regarde un peu dans la coiffe... Mais c'est le chapeau de mon mari ! Oh ! mon Dieu !

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce qui vous prend, à présent ?

MADAME PATIN, *effrayée.* — Qui me l'a apporté ici, son chapeau ? Mais où est-il ? que lui est-il arrivé ? Je veux le voir !

ADÉLAIDE. — Mais ne criez donc pas comme ça, ça n'a pas le sens commun.

MADAME PATIN. — Je veux voir mon mari, il me faut mon mari ; où est-il ? On me cache la vérité... Où est-il ?

ADÉLAIDE. — Eh bien, il est dans son lit, puisque vous tenez tant à le savoir.

MADAME PATIN. — Il lui est donc arrivé quelque chose ? Laisse-moi aller le voir, ne me retiens pas. Mon mari !...

ADÉLAIDE. — Eh bien, ils sont tombés, avec M. Boireau, de son cabriolet ; il n'y a pas autre chose.

MADAME PATIN. — Tombé ! mon mari, tombé ! tombé, mon mari, tombé ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (*Elle sort en poussant des lamentations.*)

La voilà comme une perdue! Elle de
tant y être habituée, à ces souleurs-là
mari : il ne touche à rien sans le casser
est adroit.

SCÈNE XIV.

ADÉLAIDE, JOSEPH.

ADÉLAIDE. — Tiens, c'est vous, Jose
que mame Bonnet a oublié quet'chose ici
voilà ?

JOSEPH. — Je n'y suis plus, chez eux

ADÉLAIDE. — Comment! vous n'y ét

JOSEPH. — Je suis du moment chez n
get.

ADÉLAIDE. — Et depuis quand.

ADÉLAIDE. — Eh bien, en voilà, des affaires ! Et monsieur qui vient de manquer de se tuer.

JOSEPH. — Il a bien fait de manquer ; c'est pour ça que je viens demander comment qu'il va.

ADÉLAIDE. — Tenez, voilà qu'on me sonne...

JOSEPH. — Vous êtes bien pressée...

ADÉLAIDE. — Attendez un moment, je redescends. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

JOSEPH, *puis* AGLAÉ.

JOSEPH. — Tiens, son chapeau, au père Patin ! Excusez, il est gentil ; il les arrange bien ; je lui en donnerai à retaper.

AGLAÉ. — Bonjour, Joseph.

JOSEPH. — Te voilà, toi ?

AGLAÉ. — Adélaïde n'est pas ici ?

JOSEPH. — Pas pour le moment. Elle est en haut, elle va descendre.

AGLAÉ. — Est-ce que c'est vrai que le père Patin est mort ?

JOSEPH. — Pourquoi pas enterré ?

AGLAÉ. — Dame, on le dit.

JOSEPH. — Ils sont allés avec le père Boireau essayer un méchant cabriolet, que M. Dulégat y a

...ans la mare aux Til
blessés, personne de n

AGLAÉ. — Eh ben, p

JOSEPH. — Pas en
eux.

AGLAÉ. — Ah çà! c'
plus dans vot' même se

JOSEPH. — Oui; et to

AGLAÉ. — Vous avez
semble?

JOSEPH. — Comme tu

AGLAÉ. — Et vous ête
get?

JOSEPH. — Un peu, mo

AGLAÉ. — Eh ben, si v
dise...

JOSEPH. — Dis toujours

AGLAÉ. — Je ...

AGLAÉ. — Mon Dieu, des maîtres au jour d'aujourd'hui...

JOSEPH. — Le meilleur n'en vaut rien, pas vrai ?

AGLAÉ. — Ma foi... Eh ben, puisqu'il n'est pas mort, le père Patin, je m'en vas.

JOSEPH. — Qu'est-ce qui te presse?

AGLAÉ. — Vous êtes bon là, vous, qu'est-ce qui me presse! Eh ben, mon ouvrage donc qui me presse ; on dira encore que je ne reviens plus quand on m'envoie quel'part.

JOSEPH.— Faut contrarier personne, on les laisse dire.

AGLAÉ. — Je tiens à ma place, moi; je suis pas recherchée comme vous.

JOSEPH. — Laisse donc tranquille, tout le monde court après toi, tout le monde.

AGLAÉ. — Qui donc ça, tout le monde.

JOSEPH. — Quand ça ne serait qu'Apollodore, le fils du maréchal.

AGLAÉ. — Laissez donc, est-ce que j'en voudrais !

JOSEPH. — Ne fais pas tant la dégoûtée, il a du foin dans ses bottes, le maréchal ; il mariera son fils gentiment.

AGLAÉ. — Ça m'est bien égal.

JOSEPH. — Et le garçon à l'apothicaire, qui tire toujours ton seau d'eau quand tu vas à la pompe,

... que vous y êtes!

JOSEPH. — J'en mettr...

AGLAÉ. — Tenez, vou... me dire; je m'en vas.

JOSEPH, *la retenant.* —

AGLAÉ. — Non, c'est vi... quet'part, c'est jamais que... Tenez, justement v'là la b... qu'arrive; à son tour, à cel... rien de vous y frotter, el... pondre.

SCÈNE X

LES MÊMES, J

JOSEPH.— Eh! bonjour, ma... ça vous va?

JOSEPH. — Il n'en mourra pas encore de celle-là, soyez paisible. Et mamselle Verjus, elle se porte bien ?

JUSTINE. — Très-bien, je vous remercie pour elle.

JOSEPH. — Elle va toujours à la messe ?

JUSTINE. — Toujours, toujours.

JOSEPH. — Vous aussi, mamselle Justine ?

JUSTINE. — Moi aussi.

JOSEPH. — Et M. le curé, mamselle Justine ?

JUSTINE. — M. le curé est un peu indisposé.

JOSEPH. — Ah ! tant pis. Qu'est-ce qu'il a donc ?

JUSTINE. — Il passe d'assez mauvaises nuits depuis une quinzaine.

JOSEPH. — Le pauvre cher homme ! ça va le faire maigrir.

JUSTINE. — Il a appris que des individus étaient venus la nuit chez lui, à l'aide d'escalade, forcer les portes de sa cave ; depuis lors, il n'est plus tranquille.

AGLAÉ, *à part.* — Attrape.

JOSEPH. — Vous croyez, mamselle ?

JUSTINE. — Je fais mieux que de le croire, je l'ai vu ; j'ai ouvert ma croisée au moment où j'ai entendu le bruit d'une bouteille sur le pavé. Il faisait un clair de lune magnifique, et j'ai aperçu,

. -- plus d'attention à c

JUSTINE. — Qu'ai-je dit que je
s'il vous plaît?

AGLAÉ. — Allons, taisez-vous!
faire du bruit ici, à présent?

JOSEPH. — Tenez, si vous n'étiez p

AGLAÉ. — Allons, voyons.

JOSEPH. — Je vous ferais aussi
une fenêtre.

AGLAÉ. — Joseph.

JUSTINE. — La nuit, à l'aide d'esc
maison habitée, la loi est précise à

JOSEPH. — Tiens, décidément, v

AGLAÉ. — Joseph..., allons, Jos

JUSTINE. — Au secours! au seco

SCÈNE XVII.

JUSTINE. — Ah! misérable!

MADAME PATIN. — Comment! vous ici, mademoiselle? et vous aussi, Joseph?

JUSTINE. — C'est un guet-apens, mais les lois sont là.

AGLAÉ. — C'est rien, madame.

MADAME PATIN. — Comment! vous aussi, Aglaé?

AGLAÉ. — Nous étions venus savoir des nouvelles de monsieur.

MADAME PATIN. — Bien obligée, ça ne sera rien, je l'espère; le médecin sort d'ici. Mais vous, Joseph, qu'avez-vous fait?

JUSTINE. — C'est un guet-apens!

MADAME PATIN. — Comment?

JOSEPH. — Je ne t'en tiens pas quitte, vieille sorcière!

MADAME PATIN. — Je vous en prie, Joseph, sortez de chez moi.

JOSEPH. — Je m'en vas, madame, je m'en vas.

MADAME PATIN. — Vous remercierez bien madame Bonnet de ma part.

JOSEPH. — Non, madame, je suis chez madame Forget.

MADAME PATIN. — Vous remercierez madame Forget alors; vous n'avez pas perdu de temps... Sans adieu. (*Joseph sort.*)

MADAME PATIN. — Contez-moi doı
d'arriver, Aglaé?

AGLAÉ. — Rien, madame, c'est rie

JUSTINE. — Non, madame, non,
cussion dans la suite de laquelle M. ;
lever la main sur moi.

MADAME PATIN. — La main sur vo

JUSTINE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Mais c'est une

JUSTINE. — Aussi, madame, vais·
plainte, et tout de suite encore.

MADAME PATIN. — Prenez garde,
garde à ce que vous allez faire.

JUSTINE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Vous remerc
demoiselle Verjus de son attention, ;
remerciez-l'en bien.

SCÈNE XIX.

MADAME PATIN, ADÉLAIDE, AGLAÉ.

MADAME PATIN. — Adélaïde, faudrait voir un peu à monter auprès de monsieur.

ADÉLAIDE. — Oui, madame, j'y vas.

MADAME PATIN. — Dites-moi donc, à présent qu'elle est partie, ce qui a eu lieu entre Joseph et Justine?

AGLAÉ. — Rien, madame, ils ont eu des raisons, et ils se sont disputés, rien que ça.

MADAME PATIN. — Mais Joseph a donc voulu la battre, qu'elle a jeté les hauts cris?

AGLAÉ. — Oui, madame, un petit peu.

MADAME PATIN. — Et chez moi, comme dans la rue! on ne se gêne plus chez le monde, à l'heure qu'il est!

AGLAÉ. — Elle est bien méchante aussi, allez, madame, cette vieille bigote-là.

MADAME PATIN — Et Joseph n'est pas trop bon non plus; il est grossier comme du pain d'orge. (*On sonne.*) Tiens, voilà monsieur qui sonne après toi. Je t'avais dit de monter, tu ne l'as pas fait; tu es aussi d'une curiosité dont rien n'approche.

ADÉLAIDE. — J'y vas, madame, j'y vas.

MADAME PATIN. — Non, cert
bon.

AGLAÉ. — L'autre non plus,
est bien comme sa maîtresse :
valent pas les quatre fers d'un

MADAME PATIN. — Eh bien,
ce matin, à la suite d'une scèn
mademoiselle Verjus, je ne cr

AGLAÉ. — On m'en a parlé,

MADAME PATIN. — Commen

AGLAÉ. — Je n'en sais rie
qu'on l'a su, toujours.

MADAME PATIN. — Enfin,
tout ici; vous auriez le hoq
minutes, toute la ville le saura

AGLAÉ. — Par curiosité.

MADAME PATIN. — Que ce soit ça ou non, toujours est-il que je dois lui en savoir gré. Et puis, moi, s'il faut vous parler franchement, je ne déteste rien tant que d'en vouloir à quelqu'un.

AGLAÉ. — Tout le monde n'est pas comme vous.

MADAME PATIN. — Le monde a tort.

AGLAÉ. — Eh ben, madame; puisque c'est comme ça, je m'en vas.

MADAME PATIN. — Vous direz à votre maîtresse que je la remercie bien de son attention.

AGLAÉ. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Que le médecin a dit que ça ne serait rien, qu'il fallait du repos.

AGLAÉ. — Oui madame.

MADAME PATIN. — Bien mes compliments.

AGLAÉ. — Je n'y manquerai pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

MADAME PATIN, *puis* ADÉLAIDE.

MADAME PATIN. — Le fait est qu'on finirait par ne voir personne ici, s'il fallait se fâcher à chaque sottise que l'on vous fait... Tiens, te voilà encore, toi ?

ADÉLAIDE. — Certainement que me voilà ; qu'est-

ADÉLAIDE. — Pas plus que r

MADAME PATIN. — Il ne t'a t'a pas fait de questions?

ADÉLAIDE. — Si fait.

MADAME PATIN. — Que lui a

ADÉLAIDE. — Que Joseph av

MADAME PATIN. — Qu'a-t-il

ADÉLAIDE. — Il a dit : « Ta mauvaise... » Je ne peux pas dame mots qu'il a dits.

MADAME PATIN. — Il est moin je ne croyais. D'abord, Joseph tine, il ne faut pas dire ce qui n' main sur elle, mais il ne l'a pas bien que, si je ne fusse pas ve n'en répondrais pas; mais ce q c'est que, devant moi, il ne s'es

ADÉLAIDE. — C'est pour savoir ce qui est arrivé.

MADAME PATIN. — Mais, si tu le prends ainsi, il ne faut savoir gré à personne d'une attention ; il faut vivre comme des chiens.

ADÉLAIDE. — Non ; mais, vous, dès le moment qu'on vous flatte...

MADAME PATIN. — Laisse-moi tranquille ; tu vois partout le mal. Ce n'est pas l'embarras, je voudrais bien ne pas recevoir toute la ville aujourd'hui.

ADÉLAIDE. — Allez, vous n'en manquerez pas, de visites, à présent ; vous n'avez qu'à bien vous tenir.

MADAME PATIN. — Tu diras que je suis auprès de mon mari, que le médecin lui a défendu de voir personne.

ADÉLAIDE. — Tenez, vous aurez beau dire, regardez tout ce monde là-bas, à la grille.

MADAME PATIN. — En effet, qu'est-ce que tout ce monde là ? Va voir ce que c'est.

SCÈNE XXII.

MADAME PATIN, *seule.*

Je ne sais pas, mais j'ai bien envie d'aller faire un petit tour à Paris quand M. Patin sera rétabli : je commence à en avoir assez de la province.

LES

[NS DE CAMPAGNE.

PERSONNAGES.

BAROT.
ME TABAROT.
IIE, leur fille.
RUFLÉ,
POUX POTIQUET,
ZÉ,
ME PEZÉ.
NIE.
TIN.

} voisins.

e passe chez M. Tabarot, aux environs de Paris.)

SCÈNE PREMIÈRE.

IN, *dans la rue;* MÉLANIE, *à sa fenêtre.*

— Comme je vous disais, si je m'at-
uver ici quelqu'un de connaissance, à
tait pas vous.
— Moi non plus, par exemple.

resteront pas... faut voir.

MÉLANIE. — J'y compte pas.

VALENTIN. — V'la les nôtres, il
pagne, c'est pour dire qu'ils en ont
pas plus tôt, qu'ils parlent de s'en
demain en quinze, nous v'là parti

MÉLANIE. — Comment! sitôt q

VALENTIN. — Ça paraît décidé.

MÉLANIE. — Eh ben, qui donc
avoir à voir?

VALENTIN. — Dame, pas grand

MÉLANIE. — Ça va-t-être genti

VALENTIN. — D'autant qu'ic
perdu; y a rien, ou ben faut al
encore on ne trouve pas.

MÉLANIE. — Eh ben, je n'risq
m'amuser.

s'ils n'y prennent garde, il pourrait bien te leur z'y flanquer sa maison sur l'dos.

MÉLANIE. — Ça les regarde, je ne m'en mêle pas; pourquoi qu'ils sont si bêtes!

VALENTIN. — Eh ben, sans adieu.

MÉLANIE. — Déjà?

VALENTIN. — Faut que j'aille en course.

MÉLANIE. — On vous reverra?

VALENTIN. — Je crois ben! trop content d'vous avoir revue.

MÉLANIE. — D'mon côté aussi.

VALENTIN. — Sans adieu, mamselle Mélanie.

MÉLANIE. — Au r'voir, monsieur Valentin.

SCÈNE II.

MÉLANIE, *puis* TABAROT.

MÉLANIE. — J'vas t'être heureuse, s'il m'faut faire deux lieues tous les jours pour aller chercher à manger, moi qu'on trouve déjà trop longue quand je m'en vas au marché; ça va t'être aut'-chose à présent.

TABAROT, *entrant.*

Et non, non, non, vous n'êtes plus Lisette,
Et non, non, non, ne portez plus ce nom!
Vos pieds dans le satin...

TABAROT.
l'œil de la nuit; et, si j'avais ...,
pas couché.

MÉLANIE. — En v'là un tempér...

TABAROT. — Quand je pense ...
campagne! Songe donc qu'il y a ...
j'aspire à ce bonheur-là! Moi qu...
n'ai eu d'autre perspective que la ...
Mais je vais m'en dédommager; i...
vit, on respire, on a de l'air!

MÉLANIE. — Au point que vo...
croisées de la petite chambre ou...
vos carreaux l'ont dansé.

TABAROT. — Effectivement,
tendre du bruit au moment où
lit.

MÉLANIE. — C'était ça.

TABAROT. — Dis-moi, Méla...

MÉLANIE. — Monsieur?

TABAROT. — Eh ben!

MÉLANIE. — C'est à moi que vous parlez?

TABAROT. — Certainement. Où as-tu la tête? Tu as l'air d'arriver de Pontoise.

MÉLANIE. — Dame, j'en suis pas ben loin, à deux lieues d'cheux nous.

TABAROT. — Serait-ce ce grand gaillard qui causait avec toi quand je suis entré qui te donnerait des distractions.

MÉLANIE. — Qui ça, Valentin? Ah ben, par exemple!

TABAROT. — Quel est ce Valentin?

MÉLANIE. — Un Parisien du n° 19, en face notre maison.

TABAROT. — Ah! oui-da.

MÉLANIE. — Quoi donc q'vous faites à défaire tous les paquets? Vous savez pourtant que madame vous l'a défendu.

TABAROT. — Je cherche si, par hasard, je ne trouverais pas ma ligne et mes hameçons; je ne serais pas fâché d'offrir un petit plat de poissons à ces dames.

MÉLANIE. — Vous ne voulez donc pas coucher ici?

TABAROT. — Comment l'entends-tu?

MÉLANIE. — C'est Valentin, à qui j'en ai parlé,

dant deux heures, je l'ai cherchée; m
vue.

MÉLANIE. — La rivière?

TABAROT. — Sur le papier. Où mon papier?... Je croyais l'avoi Enfin... n'importe... il est de fait qu rêvé; mais, dès le moment qu'il y environs, nous n'avons trop rien à dames sont-elles levées?

MÉLANIE. — Ah ben, oui! fatiguée étaient, est-ce que vous plaisantez?

BARABOT. — De sorte que tu ne s nous allons déjeuner?

MÉLANIE. — J'en sais rien.

TABAROT. — Après ça, à la guerr guerre. Tu me donneras ce que tu v miére chose venue... As-tu encore d nous avons pris en route.

MÉLANIE. — Je l'ai fini hier en me

n'aurait rien à vous donner... Tiens, v'là vot' demoiselle.

SCÈNE III.

TABAROT, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. — Bonjour, petit père.

TABAROT. — Bonjour, ma minette; je te trouve encore plus gentille aujourd'hui que d'ordinaire.

EUGÉNIE. — Vraiment?

TABAROT. — Ne t'y trompe pas, c'est l'air de la campagne; le grand air, rien de meilleur pour la santé.

EUGÉNIE. — Mais, papa, nous n'y sommes que depuis hier.

TABAROT. — Raison de plus, rien au-dessus de la campagne pour les jeunes personnes; moi qui ne suis plus une jeune personne, je me sens beaucoup mieux depuis hier; mon sang circule avec plus de facilité, j'ai mes idées plus claires, je rajeunis, je respire, j'ai vingt ans. As-tu bien dormi, ma minette?

EUGÉNIE. — Non, petit père.

TABAROT. — Et pourquoi?

EUGÉNIE.— Il y avait sous nos croisées un vilain chien qui n'a cessé d'aboyer.

EUGÉNIE. — J'ai p...

TABAROT. — Je l'ai entendu com suis bien gardé de descendre : il m'

EUGÉNIE. — Ah! grands dieux!

TABAROT. — J'étais prévenu. La naît personne; il aboie après to mord quand il n'aboie pas. C'est lent.

EUGÉNIE. — Mais c'est affreux

TABAROT. — On s'y fait, min Nous avons, ta mère et moi, I faire ce matin; je serais ben aise si ta maman songe à se lever.

EUGÉNIE. — Oui, papa.

SCÈNE IV.

TABAROT, MÉLANIE

TABAROT. — Moi-même, monsieur, j'ai cet honneur-là...

DURUFLÉ. — Je vous en fais mon compliment. Pourtant, je vous avouerai, monsieur Tabarot, que je m'étais fait une tout autre idée de vous... Enfin, n'importe.

TABAROT. — Donnez-vous, je vous prie, la peine de vous asseoir.

DURUFLÉ. — Volontiers.

TABAROT. — Débarrassez-vous de votre chapeau.

DURUFLÉ. — Non, monsieur, si vous le permettez, je ne m'en dessaisirai pas. Je vous demanderai même à le réintégrer sur ma tête, si toutefois vous le jugez convenable.

TABAROT. — Comment donc, monsieur! mais je vous en prie.

DURUFLÉ. — Mille fois trop bon. Vous saurez donc, monsieur, que j'ai chez moi la tête constamment couverte; c'est peut-être un tort; mais, que voulez-vous! le pli en est pris, il me serait, sinon impossible, du moins difficile de faire autrement. Vous voyez que j'agis sans façon, persuadé que, de votre côté, vous agirez de même; vous ne le feriez pas, que je vous en voudrais, tenez-vous-le pour dit.

TABAROT. — Je trouve que vous avez parfaitement raison.

DURUFLÉ. — Porte à porte, monsieur
C'est au point que vous ne pouvez rien f
vous qui ne soit vu ou entendu de che:
veux dire qu'à moins d'être les uns che
tres, il est impossible d'être plus près,
félicite.

TABAROT. — Et moi, de mon côté, m
C'est une bonne chose, à la campagn
autour de soi des personnes...

DURUFLÉ. — Oui, monsieur... Pardon,
interromps; vous serait-il indifférent qu
un fauteuil?

TABAROT. — Comment donc, monsie
mettez-moi de vous l'offrir!

DURUFLÉ. — Voilà ce que je voulais é
dérangements!

TABAROT. — Vous plaisantez.

[redacted]

le rappeler, que c'était une bonne chose, à la campagne, d'avoir...

TABAROT. — Des gens à qui parler.

DURUFLÉ. — Vous trouverez cela facilement ici. Monsieur Tabarot, vous ne devineriez jamais qui m'a fait vous venir voir.

TABAROT. — Non, monsieur, j'avoue que...

DURUFLÉ. — Une petite dame que vous avez beaucoup connue dans le temps.

TABAROT. — Vraiment, monsieur! Et quelle est cette dame, s'il vous plaît?

DURUFLÉ. — Je vous demanderai, avant d'aller plus loin, si mademoiselle ne pourrait un peu pousser cette porte?

TABAROT. — Mélanie!

MÉLANIE. — Oui, monsieur.

DURUFLÉ. — Bien obligé. J'ai horreur des courants d'air... Oui, monsieur, une petite dame que vous avez beaucoup connue autrefois.

TABAROT. — Et que vous appelez?

DURUFLÉ. — Madame Duruflé.

TABAROT. — Duruflé?

DURUFLÉ. — Oui, monsieur.

TABAROT. — Je ne me rappelle pas...

DURUFLÉ. — Et Nicomat?...

TABAROT. — Pas davantage.

DURUFLÉ. — Et Brouillon?

TABAROT. — Dont le mari, M.
mort à Tivoli?

DURUFLÉ. — Pendant le feu d'art

TABAROT. — D'une fausse attaqu

DURUFLÉ.—Lui-même, oui, monsi
lon était le premier mari de mademo
M. Nicomat, le second, et votre trè
viteur, M. Duruflé, le troisième.

TABAROT. — Ah! c'est à M. Du
l'honneur...?

DURUFLÉ. — A vous rendre mes

TABAROT. — Ernestine...

DURUFLÉ. — Ernestine Lagirie?

TABAROT. — Je serais bien aise d

DURUFLÉ. — Elle aussi, monsieu
souvent témoigné le désir.

TABAROT. — Savez-vous qu'à cett

TABAROT. — Ne vous gênez pas...

DURUFLÉ. — Je vous vois tout vert.

TABAROT. — Si je tirais le rideau?

DURUFLÉ.—Comme vous voudrez, pourvu que... Bien obligé.

TABAROT. — Comment! c'est vous, monsieur, qui avez épousé madame Brouillon?

DURUFLÉ. — Oui, monsieur, et, qui plus est, je ne m'en plains pas.

TABAROT. — Je vous en fais mon compliment.

DURUFLÉ. — Monsieur, je l'accepte et vous en remercie.

TABAROT. — Et sa mère, à madame Brouillon?

DURUFLÉ. — Comme ses deux premiers maris, décédée.

TABAROT. — C'est donc ça que je ne la voyais plus.

DURUFLÉ. — Probablement.

TABAROT. — Mais vous, monsieur Duruflé, vous êtes d'une excellente santé.

DURUFLÉ. — Non, monsieur, détrompez-vous. J'ai cet air-là, je n'en disconviens pas; mais c'est là tout. Je suis, au contraire, très-délicat, excessivement délicat; la moindre chose me dérange. C'est au point que, si je restais quelque temps encore chez vous, je me trouverais mal.

TABAROT. — Seriez-vous incommodé?

aime dans un jardin, autant dans un
elles me sont odieuses.

TABAROT. — Mélanie !

MÉLANIE. — Monsieur ?

TABAROT. — Enlevez ces fleurs.

MÉLANIE. — C'est mamselle qui
apporter ici.

TABAROT. — Faites-moi le plaisir
ver.

DURUFLÉ. — Si cela vous cause le
rangement, je préfère me retirer.

TABAROT. — Non, pas du tout; com

DURUFLÉ. — Pour en revenir à c
disais, je mange bien, je bois bien, j
blement, j'ai de bonnes jambes; et,
cela, je ne suis nullement satisfait de

TABAROT. — Peut-être êtes-vou
sile?

êtes dans l'intention de vous fixer ici à tout jamais?

TABAROT. — Nous voulons voir, avant de nous engager autrement, si nous nous y plairons.

DURUFLÉ. — Vous venez ce qui s'appelle sonder le terrain?

TABAROT. — Oui, monsieur.

DURUFLÉ. — Monsieur, ce pays est fort agréable, si vous voulez.

TABAROT. — Je ne demande pas mieux.

DURUFLÉ. — Mais il n'est pas très-sain : nous sommes entourés de marécages, et nous avons certains vents d'ouest qui, parfois, sont terribles. Tenez, en ce moment, je trouve qu'il fait très-froid.

TABAROT. — Vraiment! je suis en nage.

DURUFLÉ. — Parce que vous vous donnez beaucoup de mouvement; vous allez et venez, vous ne restez pas cinq minutes en place, vous avez fait une lieue depuis que je suis ici; moi, je suis cloué sur mon fauteuil : aussi ai-je toutes les extrémités froides.

TABAROT. — Je vous plains.

DURUFLÉ. — Monsieur, je le mérite. Je ne serais pas sorti ce matin, si ma femme n'eût voulu, à toute force, savoir si vous étiez bien le Tabarot qu'elle avait connu jadis.

... Je suis fort engrai

DURUFLÉ. — Non-seulement ce
étiez plus... je ne sais pas... plus..
rai-je? Enfin, n'importe... Preniez-

TABAROT. — Pas alors.

DURUFLÉ. — Au lieu que maintel

TABAROT. — Je ne saurais m'en

DURUFLÉ. — C'est peut-être bien
tabac qui a été cause de mon indispc

TABAROT. — Vous croyez?

DURUFLÉ. — Je n'en serais pas
avez une demoiselle?

TABAROT. — Oui, monsieur.

DURUFLÉ. — Jolie?

TABAROT. — Mais, oui.

DURUFLÉ. — Tant mieux, c'est pl
car, il ne faut pas se le dissimuler,
nous vivons, il n'y a que ceux qui on

Madame Duruflé connaissait parfaitement l'état de vos affaires : vous n'étiez pas fort avancé, quand vous vous êtes perdus de vue; et, à moins que madame Tabarot ne vous ait apporté quelque chose, ce qui ne m'est pas prouvé, vous n'en êtes pas encore à rouler carrosse, mon cher voisin.

TABAROT. — Monsieur Duruflé !

DURUFLÉ. — Ne nous fâchons pas. Vous voyez que je sais de vos nouvelles. Vous étiez un gaillard, monsieur Tabarot, vous avez fait des vôtres, vous n'étiez pas rude à la besogne : ce n'est pas comme ça qu'on peut mettre beaucoup de côté. Après tout, que vous ayez fait vos affaires ou non, peu m'importe, ça ne me regarde pas ; ce que je vous en dis, c'est par intérêt pour vous, et pas autre chose. Mariez votre demoiselle, ne la mariez pas, il n'en sera ni plus ni moins ; ce que nous désirons, ma femme et moi, c'est de vous voir le plus souvent possible. Quant à ça, j'y tiens, je ne vous le dissimule pas, et beaucoup.

TABAROT. — Trop honnête, en vérité.

DURUFLÉ. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ah çà ! quand viendrez-vous nous voir ?

TABAROT. — Mais... bientôt.

DURUFLÉ. — Donnez-moi un jour.

TABAROT. — Je ne sais encore.

DURUFLÉ. — Lundi ?

DURUFLÉ. — Décidez-vous; pouv
TABAROT. — Je vous promets d
savoir.
DURUFLÉ. — Nous y comptons.
voisin; mes hommages à vos dame
vous dérangez pas, ou je ne revien
cérémonie.
TABAROT. — Vous plaisantez.

SCÈNE V.

MÉLANIE, *puis* EUGÉ

MÉLANIE. — Bon voyage! j'ai cr
toute sa vie sur nos épaules. Ah! vo
selle? vous l'avez échappé belle.
EUGÉNIE. — Qu'est-il donc arriv

nselle, vous ne l'aimez guère, la campagne, pas
l?

ɪUGÉNIE. — De temps en temps, pas toujours.

MÉLANIE. — Si vous pouviez la prendre en
ippe, comme ça m'irait! nous serions ben vite à
ɪris; car, avec vot' petit air de n'y pas toucher,
ɔus leur z'y faites faire approchant tout ce que
ous voulez, à vos père et mère; c'est pas d'hier
ɪue je m'en ai aperçu.

EUGÉNIE. — Tu crois?

MÉLANIE. — Oui, mamselle; je suis pas si bête
que j'en ai l'air.

EUGÉNIE. — Tu ne m'as jamais fait cet effet-là.

MÉLANIE. — Mamselle est ben bonne.

EUGÉNIE. — Mon père ne revient pas.

MÉLANIE. — Il n'en est pas quitte encore; en
v'là un qu'est ben aut' chose que vot' oncle Maniquet, pour l'ennui. Et pis le v'là pincé d'un aut'-côté, vot' papa.

EUGÉNIE. — Comment?

MÉLANIE. — Y a pas d'eau ici, mamselle, pas la
moindre! faudra qu'il s'en aille à tous les diables,
l'pauv'cher homme, s'il veut aller pêcher.

EUGÉNIE. — Pauvre père!

MÉLANIE. — Après tout, elle n'est pas à vous,
la maison; vous la lâcherez quand vous voudrez.

EUGÉNIE. — Je dois faire ses vol

MÉLANIE. — Laissez donc. T'nez, qui r'vient; l'entendez-vous, comi portes? Il n'est pas content.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TABARO

TABAROT. — Dieu merci, c'est fi débarrassé. Ouf!... Ah! te voilà, mi

EUGÉNIE. — Qu'avez-vous, petit pé

TABAROT. — Non, de ma vie, je : pareil original! Si tous les autres v semblent, c'est à déserter le pays.] qu'il levât la séance, j'étais à bout, pieds dans le plat, la moutarde me m

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Ah! vous voilà tous ensemble, j'en suis bien aise. Eh bien, monsieur Tabarot?

TABAROT. — Eh bien, chère amie?

MADAME TABAROT. — Nous voilà à la campagne, vous l'avez voulu.

TABAROT. — Je ne l'ai pas fait sans te consulter, ma minette.

MADAME TABAROT. — Mon Dieu! mon pauvre homme, je ne m'en plains pas. Seulement, je ne suis pas fâchée de te dire en passant que, si parfois tu fais mes volontés, je sais aussi faire les tiennes. Mais, vois-tu, l'idée de savoir que nous sommes chez les autres, que je ne suis pas chez moi, ça me produit un singulier effet. A Paris, ça me serait parfaitement égal; mais ici, où tout le monde se connaît, où tous les yeux sont fixés sur le dernier venu, j'avoue que ça m'humilie.

TABAROT. — Tu es bien bonne!

MADAME TABAROT. — C'est plus fort que moi. Tu as bien fait, Eugénie, de faire un peu de toilette, comme disait mon beau-père, le papa Tabarot :

SCÈNE VIII.

MADAME TABAROT, EUGÉNI

MADAME TABAROT — Eugénie, v
seoir par ici; tu vas m'aider à finir
nous voit dans cette chambre là-ha
une lanterne.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME TABAROT. — Tu sauras
barot, que j'ai fort mal dormi, et ta
avons eu un horrible chien qui nou
lées toute la nuit.

TABAROT. — Ça ne peut guère ê

MADAME TABAROT. — Écoute, ch
rangeras comme tu voudras, mais

ımais nous nous retirons à la campagne, mon petit ıomme, je veux avoir un chien? »

MADAME TABAROT. — Je ne dis pas non; mais, ıuisque nous faisons tant que d'en avoir un, ayons-e présentable; et celui-là est atroce; il ressemble à I. Papin avec ses grands poils qui lui cachent oute la figure. Tu ne trouves pas, Eugénie, qu'il essemble à M. Papin?

EUGÉNIE. — Un peu, oui, maman.

MADAME TABAROT. — Un peu, tu es bien honnête! :t toi, monsieur Tabarot?

TABAROT. — Quelle idée!

MADAME TABAROT. — Ça ne m'étonne pas de ta art: tu te pendras le jour où tu seras de l'avis de out le monde. Il faudra voir à nous défaire de ette vilaine bête-là, entends-tu? D'ailleurs, nous ıe sommes pas ici dans un pays perdu; nous avons es voisins.

TABAROT. — Oui, oui, j'en ai vu un échantillon e matin.

MADAME TABAROT. — Comment! déjà! dans un ouillis pareil? Il a dû avoir une belle opinion de ıous. Lui as-tu dit, au moins, que nous avions 'intention d'acheter la propriété, que nous étions 'enus voir si le pays nous conviendrait. Je crois, ıu reste, qu'il nous conviendra. Qu'en dis-tu, Eu-;énie?

MADAME TABAROT. — ... tu sais bien q...
jours en victime; tu sais bien q...
jamais que tes volontés, au bou...
TABAROT. — Voyons, ne vas...
faire de la peine!
MADAME TABAROT. — Je pe...
faire une observation.
TABAROT. — Il y a moyen ...
ment. Tiens, la voilà qui p...
minette... Et toi aussi à pré...
MADAME TABAROT. — No...
triste de ne plus pouvoir se...
la peine.
EUGÉNIE. — Maman!
MADAME TABAROT. — M...
qui, depuis trois mois, es...
de tous nos chagrins; je ...
...ROT. — Minette, ...

encore ? Va voir un peu ce qui nous arrive, je t'en prie, monsieur Tabarot.

SCÈNE IX.

MADAME TABAROT, EUGÉNIE.

MADAME TABAROT. — Qu'a donc ton père aujourd'hui ; il est d'une humeur de dogue, tu ne sais pas pourquoi ?

EUGÉNIE. — Non, maman.

MADAME TABAROT. — Si nous sommes à la campagne, c'est bien parce qu'il l'a voulu ; s'il en est fâché, je m'en lave les mains, ce n'est pas moi qui l'y ai forcé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. TABAROT, LES ÉPOUX POTIQUET.

TABAROT. — Donnez-vous la peine d'entrer, ma voisine.

LA MÈRE POTIQUET. — Vot' servante, la compagnie.

TABAROT. — M. et madame Potiquet, chère amie, des voisins qui viennent nous voir.

t'dit d't'assister... Excusais, v
n'équions point fichu d'se teni su

TABAROT. — Serait-il incomm

LA MÈRE POTIQUET. — N'm
J'sommes outrée cont'li ! V'là, c
d'cheux nous, que j'rencontrons
li, l'maréchal d'Boubiers ; y leu
un coup padant que j'équions
voisine ; quand y s'en r'venio
sauf vot'respect, mon voisin ;
toujou n'a r'commençais.

TABAROT. — C'est fort triste

LA MÈRE POTIQUET. — Al
l'équiont ; vu qu'y n'équiont p

'être tranquilles. J'sommes venus, voisine, ıe affaire.

ME TABAROT. — Vraiment, voisine?

ÈRE POTIQUET. — Oh! mais, oui.

QUET. — Cont'ieux-z'y ton conte.

ÈRE POTIQUET. — D'abord j'm'en r'tournons ɜ veux pas m'laisser faire; par ainsi, tiens- V'là donc ce que c'est, voisin.

ROT. — Voyons, voisine.

ÈRE POTIQUET. — J'ons eune pièce d'tarre nt' vout'varger que j'voulons vous cédais, u qu'ça vous aille; mais c'équiont d'la fine l'la tarre à filasse, qui n'y aviont point sa re.

ME TABAROT. — Je vous remercie, voisine, bien voulu penser à nous.

ÈRE POTIQUET. — Ah! mais oui, d'autant mptons qu'ça pourriont vous allais.

ROT. — Dans l'incertitude où nous sommes de nous fixer ici, je vous avoue que nous prendre encore aucun engagement; sans

ÈRE POTIQUET. — Écoutais, mettons qu'y nt rien d'fait.

ROT. — Je ne dis pas que plus tard...

ÈRE POTIQUET. — Suffit, dès l'moment qu'la 'vous convenont point...

POTIQUET.

LA MÈRE POTIQUET. — N'
On n't'dit point d'sottises, vi
pardu! Laisse-le parler, c't'ho
dit rien, il équiont cheux li.
point, y a point à l'y forcer;
à li de n'point prendre nout'piè
point... Pas vrai, voisine?

MADAME TABAROT. — Va
lanie s'occupe du déjeuner; je
jambes.

EUGÉNIE. — Oui, maman

SCÈNE

dès l'moment qu'ça ne vous convenont point. Faut point craire, voyais-vous, pasce que j'sommes de la campagne, qu'vous allais nous en r'montrais; j'sommes point pus bêtes qu'd'aut'es, mon voisin; j'savons de quoi qui r'tourne, et ma voisine itou.

TABAROT. — Vous nous supposez des intentions...

LA MÈRE POTIQUET. — Suffit, qu'on vous dit.

TABAROT. — Je crois qu'en vous proposant de remettre cette affaire à un autre jour, c'est se montrer très-raisonnable.

LA MÈRE POTIQUET. — Acoutais, j'savons c'que c'équiont, qu'vout' remise: c'équiont dire aux gens: « Allais-vous-en! » J'ons pas besoin qu'vous me l'disiais deux fois, j'allons nous en allais. Viens-nous-en, nout'homme, j'sommes d'trop n'ici. Allais, marchais, j'vous connaissons que d'reste. (*A son mari.*) Allons, voyons, t'en viens-tu? Faut point restais n'à dormi cheux des gens pareils.

TABAROT. — Voisine!

POTIQUET. — Conte-leux-z'y ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — J'leux-z'y ai contais; pas moyen d'leux-z'y faire entendre raison. P't'être ben que, si j'leux-z'y donnions nout'pièce pour rien, qui la prendriont.

TABAROT. — Je crois, voisine, que vous vous méprenez.

LA MÈRE POTIQ…
j'connaissions la maison n'avan
trons core après. Vous y équio
ben établis, dans vout' *propiét*
équiout bé prope, et d'ein joli
vreté d'maison pareille!

TABAROT. — Madame Poti

LA MÈRE POTIQUET. — J'or
d'parsonne.

MADAME TABAROT. — Laiss
Tabarot; ne vous commettez
tage.

LA MÈRE POTIQUET. —
dire?

POTIQUET. — J'sommes a

SCÈNE XII.

M. ET MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Monsieur Tabarot, je m'en retourne ce soir à Paris; de ma vie, je ne me suis trouvée dans une position comme celle-là.

TABAROT. — Veux-tu encore acheter la propriété ?

MADAME TABAROT. — Grands dieux ! je me jetterais à l'eau si j'avais jamais fait une sottise pareille ! Regarde bien s'ils sont partis; j'ai une frayeur mortelle de les voir revenir.

TABAROT. — Ils sont partis !

MADAME TABAROT. — Dieu merci ! Les horribles gens ! Et ce sont là ces braves villageois que l'on nous a faits si bons !

TABAROT. — Oui, nous les croyons tels à Paris; mais chez eux...

MADAME TABAROT. — Ils sont bien aimables... Et Eugénie qui ne vient pas... Je vais me trouver mal... Nous faire déjeuner à pareille heure; ça n'a pas de nom.

EUGÉNIE. — Sont-ils partis

TABAROT. — Heureusemen

MADAME TABAROT. — Et m

EUGÉNIE. — Mélanie s'en c

MADAME TABAROT. — Mai
qu'elle s'en occupe, et je ne v

EUGÉNIE. — A moins de
on ne trouve rien ici.

MADAME TABAROT. — C'e
de porte en porte...

EUGÉNIE. — Oui, mama

MADAME TABAROT. — Ce
le plus! Nous voilà bien... (

... à Paris.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. ET MADAME PEZÉ.

MADAME PEZÉ. — Je veux les surprendre.

MADAME TABAROT. — Encore des visites!

MADAME PEZÉ. — Ah! je vous trouve enfin! ne vous dérangez pas. Permettez, chère voisine, que je vous embrasse.

MADAME TABAROT. — Madame...

MADAME PEZÉ. — Et vous aussi, ma belle demoiselle. Quand nous nous connaîtrons davantage, vous saurez que j'ai les cérémonies en horreur. D'ailleurs, ne sommes-nous pas à la campagne! S'il fallait y faire des façons, autant vaudrait n'y pas venir. N'est-ce pas votre avis?

MADAME TABAROT. — Certainement.

MADAME PEZÉ. — Vous êtes arrivés d'hier?

MADAME TABAROT. — Oui, madame.

MADAME PEZÉ. — Bien fatigués, bien mal à votre aise, n'est-ce pas?

MADAME TABAROT. — Oui, madame.

MADAME PEZÉ. — J'avais d'abord l'intention de vous proposer de descendre à la maison, puis j'ai *réfléchi; et pourtant* j'aurais mieux fait peut-être



que ce fût chez moi un mo…
nue. D'un autre côté, il est bi…
un pays où l'on ne connaît â…
sait à qui parler. Nous étio…
nous arrivâmes ici pour l…
M. Pezé. Il est vrai qu'il y…
qu'à présent; nous n'avi…
maison de M. Blanchet, M. …
madame Marc, M. Gauthi…

PEZÉ. — M. Camelet.

MADAME PEZÉ. — Et M…
près tout ce que nous av…
Lami n'est venue que lo…
si tu t'en souviens, mon…
dans l'ancien clos des C…

zé. — Tu es bien bonne d'appeler ça un châ-

dame pezé. — Ce n'est pas moi, c'est tout le le. D'ailleurs, ce n'est plus chez nous, Morbi-, c'est encore à une bonne lieue d'ici.

zé. — Pas tout à fait.

dame pezé. — Il n'en est pas bien loin. Petite ne, il faut venir dîner aujourd'hui à la maison; y comptons.

dame tabarot. — Vous êtes bien bonne.

dame pezé. — Ce sera sans façon.

dame tabarot. — Je n'ose vous promettre.

dame pezé. — Arrivés d'hier, il est impos- que vous ayez d'autres invitations.

zé. — Nous nous inscrivons les premiers.

dame tabarot. — Vous êtes vraiment trop les; mais c'est impossible.

dame pezé. — Et pourquoi?

dame tabarot. — Nous avons tant à faire!

dame pezé. — Je vous donnerai un coup de ; je ne serai pas empruntée. Dieu merci, je is la maison, c'est moi qui ai installé ici cette e madame Lamelle, qui n'y est pas restée emps; elle n'a jamais pu s'y faire. Dites-moi, vous contente de votre bonne?

dame tabarot. — Oui, madame. Elle n'est rfaite, mais enfin...

avez l'intention d'acheter la mai

MADAME TABAROT. — Nous i core décidés.

MADAME PEZÉ. — Écoutez, ne nous en avons une à vous prop de beaucoup sur celle-ci, et que conditions bien meilleures; un une vue délicieuse, des fruits i cour et jardin, c'est charmant et l'irons voir, la vue n'en coûte encore vu personne?

TABAROT. — Pardonnez-moi.

MADAME PEZÉ. — Et qui donc

TABAROT. — Un petit mons

pas, entre nous, des gens à voir. Lors de leur arrivée, nous les avons beaucoup vus; nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'ils étaient continuellement sur nos épaules à fourrer leur nez dans nos affaires. Je vous avouerai qu'à moins d'être parfaitement liés, je déteste la manie qu'ont certaines gens de se mêler continuellement de ce qui ne les regarde pas.

MADAME TABAROT. — Je pense bien comme vous.

MADAME PEZÉ. — Autant j'aime à voir les personnes que j'estime, autant je déteste les autres; je ne sais rien faire à demi. Nous avons eu ici, il y a de cela deux ans, une famille anglaise pour laquelle j'eus mille bontés, mille prévenances; nous étions continuellement les uns chez les autres. Un beau jour, nos visites leur sont devenues importunes; ils nous ont fait des sottises. Jamais je ne leur ai pardonné; il leur a fallu quitter le pays. Ainsi, c'est convenu, bonne voisine, vous dînez aujourd'hui à la maison, nous y comptons; je viendrai tantôt vous prendre. Surtout, pas de façons, n'est-ce pas? pas de cérémonies entre nous, je vous en prie. Monsieur Pezé, nous partons?

PEZÉ. — Oui, ma mie.

MADAME PEZÉ. — Je crois que nous nous comprendrons *parfaitement*; on a beau dire, on voit

ne sommes plus ...

Que je vous embrasse, bonne voisine; j enchantée, d'avoir fait votre connaissan chère enfant, veut-elle aussi m'emb est grande comme père et mère... San tez.

TABAROT. — Comment donc!...

MADAME PEZÉ. — Voilà que vous a cérémonies, je les abhorre.

TABAROT. — C'est pour rester plu avec vous.

MADAME PEZÉ. — Pas moyen de s

SCÈNE XV.

EUGÉNIE, MÉLANIE

... — Tiens, v'là vot' mam

MÉLANIE. — Tâchez que non, mademoiselle, tâchez que non.

EUGÉNIE. — Je ferai mon possible.

MÉLANIE. — Les v'là qui reviennent.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TABAROT, MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Et mon déjeuner?

MÉLANIE. — Vous allez l'avoir.

MADAME TABAROT. — Enfin!... Vous ne déferez pas les paquets, Mélanie; nous repartons ce soir.

MÉLANIE. — Vraiment, madame?

MADAME TABAROT. — Auparavant, si nous pouvons. Vous sentez qu'il est impossible de rester ici davantage.

TABAROT. — Impossible!

MADAME TABAROT. — Ils sont bien aimables, les gens de la campagne!

TABAROT. — Bien gentils!

MADAME TABAROT. — Il m'en souviendra, de la campagne et de ses voisins!

LES GIROUETTES.

PERSONNAGES.

M. DUFOY.
LE PÈRE BONTEMS.
LA MÈRE AUBRY.
LE MARÉCHAL.
MADEMOISELLE GUIMARD.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE BONTEMS, M. DUFOY.

.E PÈRE BONTEMS. — Vous direz ce que vous ıdrez, monsieur Dufoy, mais c'est fichu, j'sommes nt *hureux* depuis que j'ons fait c'te dernière 'olution-là.

ɪ. DUFOY. — D'abord, permettez, père Bontems, ıs vous donnez là des gants pour une chose à uelle vous n'avez nullement participé, Dieu rci.

qu'y avions rien de p...

c'te révolution-là.

M. DUFOY. — Et vous êtes, dites-vous, reux depuis cette époque!

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons point dit étions *malhureux;* j'ons dit point *hure* point me faire dire des paroles que j'ons férées. Je répétons ce que j'ons dit, que c' belle chose qui z'ont abîmée. J'avons tort de dire qu'ils l'ont abîmée, not' révo

M. DUFOY. — Ne nous fâchons pas, j conjure.

LE PÈRE BONTEMS. — Dame, j'ons-t-il ja dans aucun temps autant comme je payc

M. DUFOY. — Je ne vous dis pas le mais cela ne me regarde pas.

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons-t'y eu

... n'étiont-t'y point des

›ir que j'soyons ben aise quand j'sommes *eux* toul plein.

FOY.—Je ne veux rien, vous dis-je; com-'ois faut-il vous le répéter?

ɪE BONTEMS. — C'est qui n'y a point à dire, ; plus j'allons, plus je souffrons.

ɂOY. — Je ne puis rien y faire.

ɪE BONTEMS.—Ça n'empêche que je ne se-int embarrassé si tout un chacun voulionl onnable.

ɂOY. — Vous aurez du mal à obtenir cela, ›n avertis.

ɪE BONTEMS. — C'étiont tout de même bé e voir l'premier peuple d'la terre avoir u'il en avionl de mal à gagner sa pauvre comme y disionl l'autre fois, j'sommes-t'y premier peuple de la terre?

'OY. — Et qui disait cela?

ɪE BONTEMS. — Qui, qui disiont ca?

ɂOY. — Oui.

ɪE BONTEMS. — Un queuqu'un qui ne vous l point.

'OY. — Ça, je le crois.

ɪE BONTEMS. — Qui ne craignont même ;, voyez-vous! C'étiont M. Faucheux, la ; lettre de son nom, puisque vous voulez le M. Faucheux, de Gadancourt. Quand je

LE PÈRE BONTEMS. — ...
fois-là, M. Faucheux, que
peuple d'la terre?

M. DUFOY. — Je ne me souvi

LE PÈRE BONTEMS. — Ils l'
ben dit.

M. DUFOY. — C'est possible,
entendu.

LE PÈRE BONTEMS. — Que
le premier peuple de la terre,
de tous les autres, le plus bra
plus franc, et le moins faignai
vraie pitié de le voir aussi peu
qu'il étiont.

M. DUFOY. — Mais lui, M.
plaint-il? n'est-il pas un des p
ment?

LE PÈRE BONTEMS. — C'éti

M. DUFOY. — C'est fort beau de sa part.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont pour qui soyont plus *hureux*, le premier peuple de la terre, qui vouliont être nommé député.

M. DUFOY, *prenant le fausset pour donner plus de mordant à ce qu'il va dire.* — Et allons donc !

LE PÈRE BONTEMS. — Et dire qu'un homme comme lui y n'aviont point été nommé, avec des idées pareilles ! Son défaut, à M. Faucheux, c'étiont qu'il étiont trop franc, de ne point assez dissimuler ce qu'il aviont en dehors de sa conscience. Mais, puisque j'sommes venus à en parler, j'sommes toujours ben aise de vous dire que les ceux qui n'en ont point voulu, de M. Faucheux, pour nout'député, ils étiont tous des vraies bêtes.

M. DUFOY. — Bien obligé.

LE PÈRE BONTEMS. — Dame, au fait, c'étiont-t'y point le meilleur et le plus charitable des humains, M. Faucheux, le plus brave et le plus sincère ?

M. DUFOY. — Vous n'avez pas toujours dit cela ; il fut un temps...

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont du temps à défunt sa femme, qu'étiont not' cousine, une gale, un démon fini ; c'étiont bé n'elle qu'étiont l'auteur que nous nous avons fâchés, car j'ons toujours respecté M. Faucheux, toujours, toujours. Mais vous, mon-

M. DUFO-
vous vous trompez.
. LE PÈRE BONTEMS. — Écoutez,
j'savons ; j'en savons peut-être p
dessus, et si j'voulions... Écoutez
M. DUFOY. — Je vous écoute.
LE PÈRE BONTEMS.—S'il avion
dans les temps du mariage de so
demoiselle, M. Faucheux, vous
qu'il étiont, les deux doigts d
vrai, hein?
M. DUFOY. — Pas tout à fait
LE PÈRE BONTEMS. — Pour
ne l'avez point nommé, si c'éti
n'étiez point ami avec? Ce p
c'étiont la bonté en personne
M. DUFOY. — C'est peut-
qu'on ne l'a point nommé !
- Vou

ouvrage! Qui que vous a nommé à sa place? Vous a nommé M. de Grandbois, un vieux pas grand'-chose, un vieux mangeux de messes, un homme qui leux engraissont de la sueur au pauvre monde, un paroissien qui ne sortont point des prêtres; le malheur d'nout' pays, les prêtres et les calotins!

M. DUFOY. — Moins que tout autre, père Bontems, vous avez à vous plaindre de M. de Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS. — Qu'est-ce qu'il aviont déjà tant fait pour mé, que je l'aimions tant? J'sommes-t'y plus riche que j'étions quand il aviont revenu avec les autres?

M. DUFOY. — Et pour vos enfants, que n'a-t-il point fait, que de bontés n'a-t-il pas eues?

LE PÈRE BONTEMS. — J'aurions autant aimé qu'il ne s'en soyont pas tant occupé, marchez! ils n'auriont point tant jasé qu'il ont jasé; si j'avions point évu si bon dos, j'auriont point tant seulement pu porter sur l'cœur ce que j'ons porté pendant plus de quatorze ans qu'avont duré not' pauvr' femme; l'ont-y assez longtemps montrée au doigt? La pauvre chère amie! que si alle aviont évu tant seulement pour deux liards de cœur au ventre, il y a du temps qu'alle en seriont morte à la peine; aussi vous l'a vue, monsieur Dufoy, alle aviont fini bien *avant que j'osions* l'espérer, et, s'il aviont fait

M. D...

dans votre intérêt, à ...

mesure.

LE PÈRE BONTEMS. — Qu...

m'faire? Je ne le craignons p...

seulement un Francé, voyez-...

M. DUFOY. — Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS. — Je n...

rien, voyez-vous, monsieur ...

Tandis que M. Faucheux, ...

s't'ilà, *le Francé des Fr...*

chose, c'étiont comme ça q...

M. DUFOY. — Je me rapp...

vu parfaitement disposé e...

bois.

LE PÈRE BONTEMS. — ...

M. DUFOY. — Qui a p...

point?

...EMS. —

institutions, et des constitutions des constitutionnels à mort, et des renfoncements des *previlégiés*. Pour lors, j'ons *ouvart* les yeux, j'ons vu l'précipice où qu'jallions entrer, et j'sommes devenu ce que j'sommes à c't'heure : Francé jusqu'à la dernière goutte d'not' sang. Ça, je l'ons juré : y me l'ont demandé, je l'ons fé; à preuve, c'est que j'sommes venu dans les voitures qu'ils avions payées, M. d'Grandbois, tout d'Grandbois qu'il étiont ; eh bien, pour nous en r'devenir, j'ons préféré nous en r'devenir sus nos pieds.

M. DUFOY. — Vous êtes revenu dans un joli état ; je m'en souviens.

LE PÈRE BONTEMS.—Dame ! écoutez donc, quand on est avec des Francés, faut bien être Francé.

M. DUFOY. — Des Français ? Des ivrognes, vous voulez dire.

LE PÈRE BONTEMS. — De vrais Francés.

M. DUFOY. — Vous feriez mieux de vous occuper de choses qui vous touchent de plus près.

LE PÈRE BONTEMS. — Pour ce qui est de ça, j'm'en occupons.

M. DUFOY. — Ne ferez-vous rien, par exemple, pour votre fils, le dernier marié, dont toute la récolte est perdue sans ressource ?

LE PÈRE BONTEMS. — Je vous voyons v'ni... J'en sommes bé trisse, mais j'ons point les moyens d'ça.

... de sa femme?

LE PÈRE BONTEMS. — ...
faim, des gueux qui n'avi...

M. DUFOY. — Mais vou...
quand vous vous ètes marié...
avancé.

LE PÈRE BONTEMS.— Y n'...
j'ons fé.

M. DUFOY. — Vos parent...
vous qui avez du bien, qui êt...

LE PÈRE BONTEMS. — Si j'o...
marchez!

M. DUFOY. — Vous avez e...

LE PÈRE BONTEMS. — Que...
évue? J'ons évu l'malheur d'p...
mières femmes : c'étiont là t...
j'ons évu; mais, hors ça, queu
monsieur Dufoy...

SCÈNE II.

M. DUFOY, *seul.*

Ce père Bontems est un sot, un égoïste, qui se croit un personnage, et ça, parce qu'il a quelque chose, une girouette qui tourne à tout vent.

SCÈNE III.

M. DUFOY, LA MÈRE AUBRY, MADEMOISELLE GUIMARD.

LA MÈRE AUBRY. — Mais je ne nous trompons point, c'étiont M. Dufoy, me semble.

M. DUFOY. — Eh! bonjour, madame Aubry; bonjour, mademoiselle Guimard.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Votre servante, monsieur.

LA MÈRE AUBRY. — Vous revoilà donc dans le pays, monsieur Dufoy? C'étiont bien un hasard que de vous rencontrer.

M. DUFOY. — Il n'y a guère qu'un mois que je suis parti pour Paris.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Avec madame Desbrières?

dans nos campagnes, q...
rions bien embarrassée d'pouvoir
que j'vivons. C'est ce que je disions c
avec la femme à Thomas Branchu :
pis les semaines, tout ça filont, qu'o
ment le temps de le voir couler...
vous, monsieur Dufoy, comme je dis
matin avec la femme à Thomas Br
une fois vous a atteint vol' soixant
plus guère le temps d'vous retourne

M. DUFOY. — Vous n'en êtes p
mère Aubry?

LA MÈRE AUBRY. — Et trois a
Martin, ne plus, ne moins.

M. DUFOY. — On ne vous les

MADEMOISELLE GUIMARD. —
pendant plus la même depuis de

iont la demie de douze heures... Comme
oindri, le pauvre cher homme! il étiont
t le même qu'il étiont quand il aviont

SELLE GUIMARD. — Il n'est pas extraor-
dame, que M. de Grandbois soit un peu
savais bien que le mandat qu'il allait
t au-dessus de ses forces.

AUBRY. — Laissez-nous donc tran-
nselle Guimard; M. Grandbois n'étiont
mme à faire ce qui ne lui convenont
iont député, marchez, c'est qu'il l'aviont
Ça n'serait que pour faire endêver les
vouliont point de li, qu'ça serait déjà
as vrai, monsieur Dufoy? sans compter
plus de quatre qu'auriont voulu d'un
urs de li.

SELLE GUIMARD. — Oui, des intrigants
-culottes.

AUBRY. — Vous pouvez même y mettre
avec; le père Bontems, par exemple,
re faisont le biau parleux, qu'étiont le
sottin de tout le pays, comme je disions
la femme à Thomas Branchu; parce
du bien qui ne li profiteront point, vu
al acquis ne profitont jamais, ne vou-
t tâter d'être député itou, c'vieux Bon-



M. DUFO...

LA MÈRE AUBRY. — ... C
contraire devant mé, marchez! C
serait gentil d'avoir pour député u
comme li, qui n'savont seulement
différence de sa main droite d'ave

MADEMOISELLE GUIMARD.—Voil
les révolutions!

M. DUFOY. — Je le quitte à
Bontems; il ne m'a pas fait part

LA MÈRE AUBRY. — Ni à m
quel homme qu'il étiont : il dis
de M. Grandbois ; ça n'empêche
passé au droit d'li à c'te remo
son bonnet plus bas que terre

M. DUFOY. — C'est incroy

MADEMOISELLE GUIMARD. -
demander comment une pe
... garder cet

LA MÈRE AUBRY. — Li? Point pus dangereux que rien; il étiont tout Faucheux, au jour *d'aujord'hui...*

M. DUFOY. — Il m'en a fait un éloge superbe.

LA MÈRE AUBRY. — Tout ça parce que le Faucheux, il étiont malin, li; y se servont du vieux Bontems pour tirer les marrons du feu.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Quel odieux tripotage!

LA MÈRE AUBRY. — Quand je venons à penser qu'il n'y a point deux mois, y aura deux mois à la Saint-Josse, qu'il étiont tous deux à coutiaux tirés, comme je disions à c'matin avec la femme à Thomas Branchu.

M. DUFOY. — Il s'en défend comme un beau diable.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous avez bien tort, madame, de vous commettre avec des êtres pareils, des gens sans morale, sans principes, sans religion. Si jamais, Dieu nous en préserve! si jamais leur parti triomphait, nous ne tarderions point à revoir 93 et toutes ses horreurs. Que dis-je 93! le mot est trop doux : des cannibales et des anthropophages!

LA MÈRE AUBRY. — C'étiont-y point des gens qui mangeont les personnes?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Tous les sexes en

MADEMOISELLE GUIMARD. —
ils pas toujours fait la loi?

LA MÈRE AUBRY. — Ça, c'é

M. DUFOY. — Il faut espérer,
les choses n'en viendront pas là

MADEMOISELLE GUIMARD. —
monsieur, avec ces gens-là, bea

LA MÈRE AUBRY. — C'est p
n'savons point pourquoi, mais
heur d'puis un bon bout de tem

MADEMOISELLE GUIMARD. —
respectons plus rien, parce que
renversé, parce qu'il n'y a plus d
plus de frein.

LA MÈRE AUBRY. — Faut po
non plus que j'sommes sans reli

MADEMOISELLE GUIMARD. — (
dez-vous madame?

vanité, pas autre chose, et l'on passera auprès de M. le curé le chapeau cloué sur la tête.

LA MÈRE AUBRY. — Écoutez, mamselle Guimard, il a ben aussi queuques petites choses à se reprocher, notre curé, marchez! Soyons justes et de bon compte, l'meilleur des prêtres y n'valont rien.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Avez-vous oublié feu M. l'abbé Segrais, madame?

LA MÈRE AUBRY. — Que nenni, je l'ons point oublié, je ne l'oublierons même jamais, marchez! c'étiont s't'ilà qu'en étiont un brave homme de curé, qui laissiont faire à tout l'monde comme il l'entendiont.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Ce fut là le seul tort que l'on eut à lui reprocher.

LA MÈRE AUBRY. — Combien qu'il étiont respectable, l'pauvre cher homme du bon Dieu! combien qu'sans lui, défunt mon père il auriont tout donné à li, rien à mé! mais c'étiont un vieux, voyez-vous, tandis que tous ces jeunes curés-là, ils étiont tous des morveux. Dame, écoutez donc, il en étiont des hommes comme des femmes, mamselle; quand on est jeune, on est jeune.

MADEMOISELLE GUIMARD. — J'aime à croire, madame, que M. l'abbé Segrais a été jeune comme un autre.

jamais au grand jamais...

LA MÈRE AUBRY. — Parce
qui s'amusiont, je l'ons point
monde.

M. DUFOY. — Je crois, en d
nous avons de mieux à faire,
monter d'avance contre celui-c

LA MÈRE AUBRY. — Vous
faire, monsieur Dufoy, jamais
r'aimer ce curé-llà.

M. DUFOY. — Et pourquoi? j

MADEMOISELLE GUIMARD. — M
être bien embarrassée de nous

LA MÈRE AUBRY. — Point d
selle.

M. DUFOY. — J'avoue que je
à cette animosité, et à moins q

vous étiez enchantée de lui, à cette époque ; pourquoi être changée à ce point ?

LA MÈRE AUBRY. — Parce que, depuis, il aviont fait des crasses et des sottises à tout un chacun ; mais j'vous les dirions ses sottises, monsieur Dufoy, que vous voudriez point les craire tant qu'elles sont grosses. Enfin, pas plus tard que l'aut' dimanche, not'homme il étiont un brin étourdi ; il aviont, sauf votre respect, acheté un porc ; il aviont pris avec le marchand de cochons, et pis d'aut'es, et pis le bedeau et les chantres, la validité d'un verre de vin, pas plus ; si bien...

M. DUFOY. — Qu'il était étourdi.

LA MÈRE AUBRY. — Il étiont dans le chœur qui chantiont la grand'messe aussi gentiment que je nous mettrions à la chanter ilà ! V'là le curé, qu'avont bu, *magé* et couché trois semaines, sans reproche, cheux nous, qui s'en v'nont li dire dans son tuyau d'oreille d'ôter sa chape et d's'aller jeter sus son lit... C'étiont-t'y poli de dire ça à un homme ? C'étiont-t'y une raison parce qu'il étiont étourdi de li dire ça ? pour qui veniont l'affronter en pleine grand'messe ?

M. DUFOY. — Avez-vous d'autres griefs encore ?

LA MÈRE AUBRY. — Et ces quatre cents de fagots qu'il m'aviont demandés et qu'il n'a point pris, par rapport qu'il étiont trop chers, c'étiont-t'y une

pourtant revenu de l'armée.

MADEMOISELLE GUIMARD. –
de bois.

LA MÈRE AUBRY. — Il avi
même la croix d'honneur? il
cier? n'aviont-t'y point dîné à
le sous-préfet? et du pain sur

MADEMOISELLE GUIMARD. —
sée !

LA MÈRE AUBRY. — Ça n'
rions core mieux voir le petit
que non point prêtre.

MADEMOISELLE GUIMARD. —
tout le monde n'est pas de vo

LA MÈRE AUBRY. — Qu'es
nont au séminaire? A regard
comme rien du tout : et une

m'en allons; j'ons plus à faire que non point vous qui n'a qu'à vous occuper des autres. A revoir, monsieur.

M. DUFOY. — Bonjour, madame Aubry.

LA MÈRE AUBRY. — Vous verrez à prendre votre beurre autre part, mamselle; je n'en battons plus, nos vaches sont pleines.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Bien obligée, madame... Insolente!

SCÈNE IV.

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD.

M. DUFOY. — Cette mère Aubry est bien la meilleure femme du monde...

MADEMOISELLE GUIMARD. — Grossière comme du pain d'orge.

M. DUFOY. — Mais, une fois partie, plus moyen de l'arrêter : un cheval échappé!

MADEMOISELLE GUIMARD. — Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, c'est de vous voir écouter toutes ces sorties avec un calme, une patience uniques. Vous êtes d'un sang-froid imperturbable...

M. DUFOY. — Le moyen de faire autrement?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous avez beau dire, vous aimez tout ce monde-là.



...ache non plus d'entendre
champ : « Voyez-vous, là-
marche un peu de côté, et
murailles? C'est M. Dufoy,
étoffé de l'endroit; c'est lui q
beau temps; ses enfants, il l
ment établis à Paris, tous
bien leurs affaires. » Cela s
aux oreilles ! il est si doux de
ainsi !

M. DUFOY. — J'ai une rec
réussi, c'est à elle que je doi
j'ai joui jusqu'à présent.

MADEMOISELLE GUIMARD. —
à vos connaissances, de votre
M. DUFOY. — Bien volontie
le bon esprit de me contenter d
MADEMOISE...

ippelons un grand homme, un philoso-

ucroy. — Si vous voulez.

emoiselle guimard. — Je ne suis plus
e, d'après cela, du plaisir que vous sembliez
aux déclamations impies de cette femme.

ucroy. — Parce que j'ai cru remarquer, au
de tout son bavardage, des choses assez
s.

emoiselle guimard. — Je vous conseille
arler; des absurdités du commencement à la
athéisme révoltant, un cynisme effroyable;
ù nous mènera cet oubli de toute espèce de
e et de convenance? où allons-nous? je vous
ande.

ucroy. — Je n'en sais rien non plus.

emoiselle guimard. — Ah! que l'abîme
volutions est loin d'être comblé!

ucroy. — Mon Dieu, mademoiselle, laissez
ller les choses d'elles-mêmes; vous vous
un mal!... Tout ce que vous direz et rien, ça
ngera pas la face des affaires.

emoiselle guimard. — Et tout cela parce
acun, dans sa sphère, se croit un génie.
-vous, par exemple, que, si M. de Grandbois
té aussi sévère avec monsieur son fils comme
I. le marquis de Grandbois, son père, que ce

aujourd'hui plus qu
je ne l'ai pas plaint u
trouvé qu'il s'était
un petit égoïste.

M. DUFOY. — Il est
a fait là une grande

MADEMOISELLE GUI
de la vie ne mettait le
philosophe !

M. DUFOY. — Bien

MADEMOISELLE GUIM
mère, qui, certes, ne
père, il en a pris bien
longtemps à s'en conso
la belle chute ! Je ne s
montrer ; mais ce qu'il
moment où il a passé

comme on le fait aujourd'hui? Madame
bois, sa mère, se serait-elle jamais com-
ıu point d'aller à travers champs quêter
mari? Il leur sied bien, après des vilenies
:s, d'aller se carrer dans leur équipage. Je
leur place je n'oserais me montrer nulle
l'horreur! c'est dégoûtant!

'OY. — Est-ce bien vrai?

OISELLE GUIMARD. — Il n'y a pas à dire
ai vue, vous dis-je, de mes propres yeux,
suivie dans toutes ses promenades; aussi
ı parler savamment.

OY. — Je n'aurais jamais cru cela.

OISELLE GUIMARD. — Mais c'est elle, ma-
Grandbois, qui a poussé M. de Grandbois
ıut ce qu'il a fait. Vous-même, que ces
emblent combler d'égards aujourd'hui,
s ne vous connaîtront plus, vous, mon-
'oy, qui avez été le grand meneur dans ces
potages!

OY.—Je n'en ai pas de regrets, mademoi-
'ai fait dans une bonne intention; ma con-
e me reproche rien.

OISELLE GUIMARD. — Vous avez voulu
ıne fois encore à votre tête, comme tou-
tre femme, je le sais, n'a jamais approuvé
on d'agir à cet égard.

MADEMOISELLE GUIMARD. –
simple que nous autres femm
avons parfois le tact assez fin,
assez notre monde, mes chers

M. DUFOY. — Mais ne dis
qu'un instant encore, que
Grandbois qui avait poussé
qu'il a fait ?

MADEMOISELLE GUIMARD. –
à cela qu'il n'y a point de r
toutes ne lui ressemblent pas,

M. DUFOY. — Mais quel l
émeute.

MADEMOISELLE GUIMARD. –
pas; tout est en convulsion, et
me croire encore quand je
sommes à deux doigts de notre

SCÈNE V.

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD, LE PÈRE BONTEMS, LE MARÉCHAL.

LE PÈRE BONTEMS. — Ah! fichtre, oui, que, si 'avions à recommencer ce que j'ons fait, j'y regarlerions à deux fois; pas si bête!

LE MARÉCHAL. — Mé itou, que j'aimerions ben nieux ne jamais m'appeler Tubœuf de mon nom.

M. DUFOY. — Mais qu'avez-vous donc, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS. — Tenez, monsieur Dufoy, ne vous voyions point tant que j'sommes d'mauvaise humeur; j'voudrions trouver queuqu'un pour eux battre.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Monsieur Dufoy, je uis votre servante.

M. DUFOY. — De tout mon cœur, mademoielle.

SCÈNE VI.

LE PÈRE BONTEMS, M. DUFOY, LE MARÉCHAL.

M. DUFOY. — Voyons, père Bontems, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous?

cheux-là, qui vous prome
voix; une fois qu'il les on
de nous tous comme de r

LE PÈRE BONTEMS. —

M. DUFOY. — Ce que vo
père Bontems, surtout d'
de tantôt.

LE PÈRE BONTEMS. —
matin c'qui m'avont fé à c

M. DUFOY. — C'est do
a fait?

LE PÈRE BONTEMS. —
not' plus grand ennemi, l

LE MARÉCHAL. — Et à m
aviont-t'y point fé des
j'étions un homme à part;
la croix d'honneur, com

au courant de sitôt, je vous souhaite bien le bonjour.

LE PÈRE BONTEMS, *le retenant.* — Vous n'a point besoin de vous en aller à c't'heure; j'allons faire venir quet'chose.

M. DUFOY. — Bien obligé; je ne prends jamais rien entre mes repas.

LE PÈRE BONTEMS. — Comme vous voudrez... Dites donc, monsieur Dufoy.

M. DUFOY. — Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS. — Êtes-vous-t'y un brave homme?

M. DUFOY. — Mais je crois que oui.

LE PÈRE BONTEMS. — Je sommes braves itou; j'sommes Francés.

LE MARÉCHAL. — J'sommes trois Francés, pas vrai, monsieur Dufoy?

LE PÈRE BONTEMS. — Et des vrais Francés.

M. DUFOY. — Où voulez-vous en venir?

LE MARÉCHAL.—Dites-z'y vot' conte à c't'homme, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS. — D'abord, j'vous prévenons que c'étiont des horreurs qu'y m'aviont fait, l'Faucheux.

LE MARÉCHAL. — Sans compter qu'ils en aviont descendu à la première révolution qui l'aviont point tant mérité que li, marchez !

de s'adresser à un homme a

M. DUFOY. — Si vous parle
il me sera impossible de rie

LE MARÉCHAL. — « Vou
nous, papa Bontemps, que
qu'il étiont. Quand vous vie
de queut'chose, regardez
moins que si qu'elle étiont
t'en fiche!

LE PÈRE BONTEMS. — J'
à leux baraque de maison
marchez!

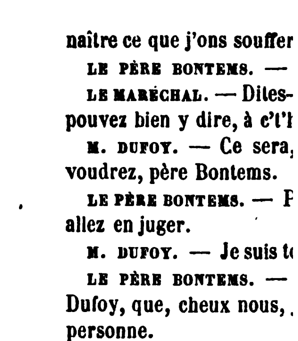
M. DUFOY. — Et que l

LE PÈRE BONTEMS. —

M. DUFOY. — Commen
fuser?

LE PÈRE BONTEMS. —

›Y. — Et pourquoi ce procès-verbal?
ÉCHAL. — Pour un rien.
›Y. — Mais encore ?
.ÉCHAL. — Tout ça par rapport que not' iont tiré queuques coups de fusil sur ses lailles; si faut pas mieux qu'un *afant*, y iions avec un fusil aux environs de ses ère que de fréquenter de mauvaises gens. d'dix-huit ans! J'en ons évu pour dix-neuf eucq c'vieux Faucheux-là.
.E BONTEMS. — C'étiont leux garde qui lressé l'procès-verbal; tandis qu'à mé, en personne, et à mé bé pus fort qu'à té.
ıÉCHAL. — C'étiont point pus fort que de uand j'nous ons mis tous de cheux nous vieux banc, que d'puis dix-sept mois je ettions.
OY. — En conscience, maréchal, vous le moyen de louer un banc.
ÉCHAL. — Mais pisqu'y n'y veniont jamais vieux banc, et qu'il aviont choisi l'jour qu'l'église il étiont pleine, pour nous dire n aller.
OY. — Ne me disiez-vous pas que ce qui à votre égard était plus fort encore, père ?
ıE BONTEMS. — Il étiont si affreux, que, si



naître ce que j'ons souffer

LE PÈRE BONTEMS. —

LE MARÉCHAL. — Dites-
pouvez bien y dire, à c't'l

M. DUFOY. — Ce sera,
voudrez, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS. — P
allez en juger.

M. DUFOY. — Je suis t

LE PÈRE BONTEMS. —
Dufoy, que, cheux nous,
personne.

M. DUFOY. — C'est ur

LE MARÉCHAL. — J'on
autres dans la vie du mon
les autres d'une autre; c
l'avez, et voilà!

Eh ben, voilà la chose qui m'aviont faite, l'Faucheux, que j'viverions cent ans core, que je l'oublierions point; la voilà.

M. DUFOY. — Voyons.

LE PÈRE BONTEMS. — J'étions sorti tantôt aveucq l'maréchal.

LE MARÉCHAL. — Tous deux n'ensemble.

LE PÈRE BONTEMS. — L'maréchal y m'dit, dit-t'y : « Père Bontems, quoiqu'vous payez? » J'y dis, dit-t'y : « J'te payons tout c'que tu voudras, mon garçon. — Bon! qui me dit, dit-t'y, c'que vous voudrez. » J'y réponds : « Bon! » que je dis. Sur ce, j'buvons une première.

LE MARÉCHAL. — J'en buvons deux.

LE PÈRE BONTEMS. — J'en buvons trois.

LE MARÉCHAL. — J'en buvons quatre.

LE PÈRE BONTEMS. — Ainsi d'suite; pis j'allons chez l'Faucheux, ousque j'avions à li parler... Eh ben, savez-vous ce qu'il ont répondu?

M. DUFOY. — Pas encore.

LE PÈRE BONTEMS. — Il aviont répondu non... C'étiont-t'y un affront faire à un honnête homme?

LE MARÉCHAL. — A un Francé!

M. DUFOY. — Mais que lui demandiez-vous?

LE PÈRE BONTEMS. — J'y demandions rien.

M. DUFOY. — Décidément, père Bontems, je vais vous souhaiter le bonjour.

ant. — Deux minutes,

finissez jamais, mon
portable.
minutes, qu'on vous

heures, bientôt, que
: dans l'eau...
ux minutes.
vantage.
uelle est cette chose

, allez, tant pis.
us y tenez?
vous dire pourquoi.
ous l'allons conter.
Pourquoi ce refus?
n, c'étiont... faut-t'y

[redacted]

pigeons de rien, un mauvais gars que j'ons nommé député!

LE MARÉCHAL. — Qui s'en veniont cheux nous des dix fois la journée!

LE PÈRE BONTEMS. — Une méchante échelle de rien, qui nous est refusée.

LE MARÉCHAL. — Et mes dix-neuf francs que j'y ont donnés!

LE PÈRE BONTEMS. — Et nos voix donc, que j'y ons accordées!

LE MARÉCHAL. — Si y a jamais queuqu'chose de changé, marchez!

LE PÈRE BONTEMS. — J'voterons plutôt pour M. d'Grandbois.

LE MARÉCHAL. — Mé itou, bé sûr.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont core un fier, M. d'Grandbois.

LE MARÉCHAL. — Après tout, n'étiont-t'y point dans son droit d'être fier, un seigneur; c'étiont-t'y point leux état de l'être! Il étiont bé fier itou, c'vilain Faucheux-là : pourquoi que l'autre ne le seriont point, pisqu'il étiont noble?

LE PÈRE BONTEMS. — T'nez, tant pis, monsieur Dufoy, faut que vous me remettiez avec li.

LE MARÉCHAL. — Vous serez un brave homme pour mé itou.

M. DUFOY. — Ce serait avec grand plaisir, mes-



LE PÈRE BONTEM

LE MARÉCHAL. — T'nez
dise, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS. —

LE MARÉCHAL. — Ce v
point core grand'chose de b

LE PÈRE BONTEMS. — Ein
ben, j'ons-t'y point été à l'é

LE MARÉCHAL. — Vous a-
eux.

LE PÈRE BONTEMS. — Jan

LE MARÉCHAL. — Un fier

LE PÈRE BONTEMS. — Et
Mérovée?

LE MARÉ

L'ESPRIT DES CAMPAGNES.

I

LA MÈRE GILLES, MADAME GERMAIN, *un petit garçon à la main, la tête enveloppée dans un mouchoir.*

LA MÈRE GILLES. — Eh! la Germaine, vous v'la donc par ici?

MADAME GERMAIN. — Comme vous voyais, la Gillotte, que v'la mon p'tit qu'avont toujou bé mal à ses paur' z'yeux.

LA MÈRE GILLES. — Eh! mais oui; paur' afant, qu'il en équiont quasiment tout défiguré. Et vous v'nais ed'voire el' médecin, c'est sûr?

MADAME GERMAIN. — J'venons censément de l'consulter; qui m'dit dit-y comme cha, d'y posais ein vésicatoire derrièr' el' zoreilles.

LA MÈRE GILLES. — Qu'est qu'y disiont qu' c'équiont?



omme cha dans leux
n'risquais ren d'y mage
marchez !

MADAME GERMAIN. — J

LA MÈRE GILLES. — (
avec leux science et de
c'équiont eux qui m'avio
ed' ma jambe.

MADAME GERMAIN. — A
lotte ! c' n'est point pour dir
n'embarrassais quand n'on

LA MÈRE GILLES. — Ah ! m
mais, si j'avions tout aussi
donnais, vout afant seriont b

MADAME GERMAIN. — Qué q
voulais faire ?

LA MÈRE GILLES. — V
C'équi

MADAME GERMAIN — J'vous l'promettions.

LA MÈRE GILLES. — Vout' foi d'honnète fâme.

MADAME GERMAIN. — J'vous la donnons.

LA MÈRE GILLES. — Que l'cordognier d'cheux nous, y l'avons fé, que d'puis qu'il l'aviont fé, y ne se r'sentons pas pu que d'sus la main qu'il aviont été sourd.

MADAME GERMAIN. — Mais qu'est qu' c'équiont donc qu'vous z'y voulais faire à c't'afant?

LA MÈRE GILLES. — Qu'la fille à la Poupel, alle s'équiont guérie, en l'faisant, ed' son mal qu'alle aviont à ses seins.

MADAME GERMAIN. — Mais qu'est qu' c'équiont donc?

LA MÈRE GILLES. — Faurait pour cha qu'vous auriais étais mariais n'à l'église.

MADAME GERMAIN. — J'l'ons été, mon homme itou.

LA MÈRE GILLES. — Faurait qu'vous remplississiez ben tous vos d'voirs ed' réligion.

MADAME GERMAIN. — J'avons commugnié sept fois d'puis n'un an.

LA MÈRE GILLES. — Faurait jurer qu'vous n'en dirais ren n'à parsonne.

MADAME GERMAIN. — J'vous l'jurons.

LA MÈRE GILLES. — Faurait jurer vout' foi d'honnête fâme.

mère Moizy ?

MADAME GERMAIN. — Si j'l
Moizy ? J'crais ben que j'la co
connaissons que d'trop, pisqu
j'la connaissons, qu'alle demeu
rouval.

LA MÈRE GILLES. — Alle en r
val.

MADAME GERMAIN. — Qu'défu
la Moizy, el' père Taupin, qu
équiont garde cheux l'général
châtiau ed' Trémicourt.

LA MÈRE GILLES. — Il aviont é
temps, son homme, par ein brac
gniont.

MADAME GERMAIN. — Qu'alle
mère Moizy, sa cadette, Séraphi
liont

LA MÈRE GILLES. — Qui n'avont évu lieu que sce qui z'aviont graissé la patte au curé... Vous vez bé n'ous qu'alle resse, la mère Moizy?

MADAME GERMAIN. — Alle restons tout contre ıur ed' la farme à M. Marchais.

LA MÈRE GILLES. — C'équ'ont pu, à c'te heure, Marchais, c'équiont M. Langlois.

MADAME GERMAIN. — Eh ben, pour lors, qu'est 'y faut que j'fassions à c' t'afant?

LA MÈRE GILLES. — Vous allais trouvais la mère ıizy, avec vout' petit; alle vous dit deux prières ɜun, l'eune à sainte Procope, l'aute à saint Flo- ıt; vous f'sais cha padant quarante jours sans cessais; des prières ed' quarante jours, sans n'y ıquer, l'matin n'à jeun. Vout afant y n'aviont ıprès l'œil aussi sain comme si qui n'y aviont ı ren du tout.

MADAME GERMAIN. — Comment qu'vous dites, Gillotte?

LA MÈRE GILLES. — Quarante jours ed' prières, ıatin n'a jeun, qu'on vous dit, l'eune à sainte ocope, l'aut' à saint Florent.

MADAME GERMAIN. — Qu'est qu' cha coûte?

LA MÈRE GILLES. — Vous z'y donnais c'que vous ulais, quant l'afant il équiont guéri.

MADAME GERMAIN. — Cha m'arangeont.

LA MÈRE GILLES. — Y en a d'aucuns qui vous



prières, la Gillotte?

LA MÈRE GILLES. — Quara
l'eune à saint Procope, l'a
vout' afant il équiont guéri (

MADAME GERMAIN. — N'

LA MÈRE GILLES. — Pis (
a ren d'meilleur... J'nons p
quand mon paur' homme i

MADAME GERMAIN. — N
vout'homme?

LA MÈRE GILLES.— Pasc
commenchais... L'z'offici
vous, la Germaine, c'équi
mageux d'argent.

MADAME GERMAIN. — C
c't' argent que j'leux z'y

LA MÈRE GILLES. — S

LA MÈRE GILLES. — Queux bêtes noires qu' c'équiont?

MADAME GERMAIN. — C'équiont quasiment comme un var.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont-t'y approchant comme eun var noir?

MADAME GERMAIN. — Ne pus ne moins; c'équiont tout d'même bé laid.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont des *censures*.

MADAME GERMAIN. — Y les z'avont fait prendre à c'te paur' afant, y n'en n'avont pas plus tôt magé eune demi-douzaine, qu'son paur' cœur y aviont tournais ; y'n'n'a été au lit dix-neuf jours.

LA MÈRE GILLES. — Des guerdins !

MADAME GERMAIN. — Y n'y a point jusqu'à des bains qui z'y ordognions ed' prendre.

LA MÈRE GILLES. — Y z'y ordognions ed' prendre des bains, el' scélérats? y vouliont donc el' massacrer, l'paur' innocent? C'équiont avec leurs sales bains qui m'l'aviont tuais, mon cher ami.

MADAME GERMAIN. — Aussi j'nous z'ont ben gardé ed' lui en donnais.

LA MÈRE GILLES. — Sans comptais equ' vous avais tout d' même bé fait... mon pauv' chéri ! en plein cœur ed' l'hiver, ma chère amie, aux Rois, y nous disons de l'baigner, el' scélérats ed' voleux ! Je l'sortons toute seule equ' j'équions ed' son lit,



de l'vote, ...
bin, des pleines potée
corps il en équiont to
son lit, le lenr'demain

MADAME GERMAIN. -

LA MÈRE GILLES. —
Aussi vrai comme y
rats! ma chère amie
des francs filoux, qui
après eq' mon hon
comme si qu'ils l'
(*Elle sanglote.*)

MADAME GERMAI

Gillotte : c'qu'est fé

LA MÈRE GILLES
d'même point juss
pareils! (*Un silenc*
lotte de passer à]

v'là donc partie? vous n'entrais donc point boire un var ed' cidre?

MADAME GERMAIN. — Faites honneur, la Gillotte, j'avons encore six quarts ed' lieue d'ici cheux nous, et pis m'n'homme qu'y faut qu' j'allions voire qui travaillont au Roquet.

LA MÈRE GILLES. — Cheux qui qui travaille?

MADAME GERMAIN. — Y f'sons n'ein mur à la farme ed' Vertbois.

LA MÈRE GILLES. — S'il en équiont payé, cha n's'ra que d'mi mal.

MADAME GERMAIN. — C'est c'que j'y avons toujou dit... Qu' voulais-vous, l'z'hommes!

LA MÈRE GILLES. — C'est sûr.

MADAME GERMAIN. — N'à r'voire, la Gillotte.

LA MÈRE GILLES. — N'à r'voire, la Germaine.

MADAME GERMAIN, *à son petit garçon.* — Accours, ma cane, accours, ma p'tite fille, viens-nous-en. (*Elle s'éloigne; la Gillotte entre chez sa voisine.*)



LE PÈRE PIG
M. BOUJU.
LA MÈRE THO
PHILOGÈNE, g

(La scène se passe dans un
maréchal et dans un che
route de traverse.)

SCÈNE PI

LE PÈRE PIGOCHET, PI
de sa boutique, LA MÈ
à la porte d'une voisine

PHILOGÈNE. — Et vout'
Pigochet ?

LE PÈRE PIGOCHET

la paur' fâme; chacun son tour : a pouvont
ous faire enrager itou.

LOGÈNE. — Ah! dame, c'est qu'y disiont tout
e ça, l'z'anciens, qu'vous étiont nitou ein rude
dans les temps... Vous vous a point mal
iis, père Pigochet.

PÈRE PIGOCHET. — J'm'avons amusais...
'm'avons amusais... j'n'allons point n'à l'en-
, mais j'm'avons toujou amusais honnête-
.., j'ons jamais fé d'tort à parsonne.

MÈRE THOMAS. — C'étiont toujou point el'
lu charron.

PÈRE PIGOCHET. — El' charron, il étiont
menteux.

MÈRE THOMAS. — Point déjà si menteux, el'
on...; y disiont pas moins qu'vous aviais an-
ais sus ses prés à la Roche.

PÈRE PIGOCHET. — Pourquoi equ' défunt son
-père il aviont t'y antichipais sus l'naute...

LOGÈNE. — N'en v'là au moins neune ed'
).

PÈRE PIGOCHET. — Allais, marchais, si j'vou-
n'aussi ben er'lever les fautes d'un chacun, y
rions core d'aucuns d'cheux nous qui méri-
it ben d'être pendus aux grands peuples * ed'

eupliers.

pas, vous p-
chet!

PHILOGÈNE. — Ça,

LA MÈRE THOMAS. -
sus vout' compte, ta
quant à çui des aute
taire.

LE PÈRE PIGOCHET

LA MÈRE THOMAS.
m'équiez n'aussi ben
rions bétôt planté là,
n'honteux, aveucque
soleil, de n'point n
qu'vous n'avez fé.

LE PÈRE PIGOCHI

LA MÈRE THOMAS
itou.

LE PÈRE PIGOCH

LA MÈRE THOMAS. — Comben qui z'ont brûlé d'ciarges à leu première communion, vos afants?

LE PÈRE PIGOCHET.—Tout autant qu'j'en n'avons brûlais.

LE MÈRE THOMAS. — Aveucqu' ça qui j'tont un joli coton n'à Paris.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous qu'a la langue si ben appendentée, quoiqu'vous z'avez fé pour les vautes?

LA MÈRE THOMAS. — J'ons point de r'proches à m'faire de c'côté-là.

LE PÈRE PIGOCHET. — On n'voyait qu'eux ramasser du crottin sus les ch'mins.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont-t'y nout' faute si défunt mon pauvre homme, quand il étiont décédais, y m'aviont laissé neuf afants tout grouillants?... J'm'en sommes tirée comme j'ons pu.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont bé vout' faute s'il étiont mort el' paur' cher homme.

LA MÈRE THOMAS, *se montrant.* — Mais comben faut-y qu'vous seyez core ein menteux fini pour dire d'z'infamies pareilles! c'étiont des menteries affreuses, d'z'abominations!...

PHILOGÈNE. — V'là qu'ça va s'gâter.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dame, y vous fallait à vous un n'afant tous l'z'ans pour faire des nourrissons; ça vous arrangeait bé mieux d'avoir un afant



mouri
ed' misère.

PHILOGÈNE. — Allons
vous n'êtes point n'ein br
pour leux disputer.

LA MÈRE THOMAS. — Po
cher, pourquoi qui m'atta

LE PÈRE PIGOCHET. —
c'est-t'y pas plutôt vous q
mé passais mon ch'min, je

LA MÈRE THOMAS. — Vo
auprès d'vout fâme que d'v
les jou comme vous vous z

LE PÈRE PIGOCHET. — C'
argent?

LA MÈRE THOMAS. — Il é
tout l'monde, c'vieux guerdi

LE PÈRE PIGOCH

LA MÈRE THOMAS. —Mais qu'est qu'j'ferions d'té, vieux sac à vin ? qu'est qu'j'en aurions fé?

LE PÈRE PIGOCHET. — Si tu n'as jamais voulu d'mé, j'ons jamais voulu d'té, j'sommes à deux de jeu. N'à revoir, Philogène; sans ranqueune, mère Thomas.

LA MÈRE THOMAS. —Veux-tu ben r'tirer ta main, vilain singe...! Je r'prendrons ça, vieux filou. (*Le père Pigochet sort.*)

SCÈNE II.

LA MÈRE THOMAS, PHILOGÈNE.

PHILOGÈNE. — Faut tout d'même qu'vous ayez core ben du temps n'à vous, mère Thomas! laissez-lui passer son chemin à c't'homme.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont el' plus grand scélérat qui y aviont..., un sujet fini; y m'payera c'qui vient d'me dire el' grand gueux.

PHILOGÈNE. — Qu'est qu'vous voulez l'y faire?

LA MÈRE THOMAS. — Tu le verras, ce que j'y f'rons... Ein guerdin qu'avont acheté, dans les temps, tout l'prébytère et le vicariat pour rien..., qu'il l'avont payé en papier...; ein vieux sans foi ni loi, qu'avont été piller à trois lieues d'ici dans les châtiaux et dans l'z'églises, à la première révo-



... qui n'en n'entrere
dans nout' grange.

PHILOGÈNE. — C'est si
mon argent n'à gardais.

LA MÈRE THOMAS. — S
ben.

PHILOGÈNE. — Sa femm
fin.

LA MÈRE THOMAS. — Il l'a
el' vieux voleux d'feumier.

PHILOGÈNE. — En vérit

LA MÈRE THOMAS. — Et
trois quarts morte y n'débu

PHILOGÈNE. — El' méd'ci
ment; j'ons vu en passant s
Il étiont ben tranquille, el' pé

LA MÈRE THOMAS. — Y s'en
bé mieux ...

PHILOGÈNE. — T'nais, le v'là justement qui revient n'aveucq el' médecin.

LA MÈRE THOMAS. — J'men allons n'ein brin cheux la Mesline ; car, si j'le r'voyons core de c'te remontée *, j'ferions ein malheur, bé sûr. (*Elle sort.*)

PHILOGÈNE. — A r'voir, mère Thomas.

SCÈNE III.

PHILOGÈNE, LE DOCTEUR, *le bras passé dans la bride de son cheval*, LE PÈRE PIGOCHET.

PHILOGÈNE. — Bonjour, m'sieur Bouju.

LE DOCTEUR. — Donne-moi un peu de feu que j'allume ma pipe... Merci, mon garçon.

PHILOGÈNE. — A vout' service, m'sieu Bouju ; j'avons toujou c'te douleur dans mon hanche, qu'pour peu que j'marchions, je n'pouvons quasiment pu marcher.

LE DOCTEUR. — Bien, bien ; c'n'est rien qu'ça?

PHILOGÈNE. — Et pis dans les bras, ça m'prend tout l'long d'ilà, m'sieu Bouju, que je n'pouvons pu l'ver le bras.

* L'après-midi.

Et pis j'toussons, mais j'toussons toujou.

LE DOCTEUR. — Il n'y a pas grand mal.

PHILOGÈNE. — Quand j'venons comme tousser..., j'toussons, mais j'toussons qu'on tendrait tousser du fin fond du chœur ed' l'

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que tu fais po

PHILOGÈNE. — Dame, j'sommes la tremp soir, avec du pain dans du cidre.

LE DOCTEUR. — Continue, mon garçon, co ça ne peut pas te faire de mal.

PHILOGÈNE. — Merci, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — N'y a pas de quoi! Bien jour. (*Philogène rentre dans sa boutique.*

SCÈNE IV.

... LE PÈRE PIGOCH

LE PÈRE PIGOCHET.—A n'va pas pu mieux non pus.

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous! ne faut-il pas que chaque chose ait son cours?

LE PÈRE PIGOCHET. — Pour ça, oui: mais pis qu'vous ne r'montais point tout à l'heure à cheval, j'allons montais la cavée à quand vous.

LE DOCTEUR. — Comme vous voudrez; mais je vous préviens qu'avant deux heures il faut que je sois à Bétancourt, au château.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont point bé loin, l'châtlau d'Bétancourt.

LE DOCTEUR. — Merci... allez toujours.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est que j'serions ben aise de d'visais ein moment aveucq vous, m'sieu Bouju, au sujais d'nout' fâme.

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous que je vous dise que vous ne sachiez déjà?

LE PÈRE PIGOCHET. — M'sieu Bouju, vous voyais ed'vant vous ein pauv' homme qu'étiont ben à plaindre, ed' pis si long temps qu' nout' fâme il étiont n'au lit.

LE DOCTEUR. — Ce n'est certes pas pour son plaisir.

LE PÈRE PIGOCHET. — Combien que c'te maladie-là il alliont m' coûter? L'z'yeux d'la tête, bé sûr.

LE DOCTEUR. — Est-ce qu'un homme comme vous devrait regarder à ça?

LE DOCTEUR. — L

vieux écus qui ont de

LE PÈRE PIGOCHET.

LE DOCTEUR. — To

LE PÈRE PIGOCHET.

j'en ons pu, allais! S

j'sancherions bé core

LE DOCTEUR. — S

seriez bien embarras

LE PÈRE PIGOCHET

chais!... Mais t'na

point core grand' c

ed' potions qu'vous

LE DOCTEUR. — !

commander d'en pl

LE PÈRE PIGOCH

me ruinas? vous n

laine ed' fois approchant; eh ben, comptais, à huit sous la fois, comben qu'ça fait?

LE DOCTEUR. — Il n'est pas question de ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — Trois livres quatre sous, sans boire ni mangeais.

LE DOCTEUR. — Mais quand il le faut absolument, quand cela est nécessaire, indispensable...

LE PÈRE PIGOCHET. — Ah! dame, alors, je n'disons pu rien; si alle aviont à en r'veni, m'est avis qu' cétiont ben d' l'argent d' plaçais dans c'te maladie-là... Au fait, bé mieux qu' parsonne, vous d'vais el' savoir, vous, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Vous ai-je jamais dit qu'elle n'en reviendrait pas?

LE PÈRE PIGOCHET. — Non! vous n' me l'avais point dit; mais vous, vous êtes ein bon homme, vous z'avais évu peur de m' faire ed' la peine... c' qui n'empêche qu'dans vout' âme et consience, vous savais ben qu'en pensais.

LE DOCTEUR. — Je vous répéterai cent fois la même chose, il n'y a rien encore de désespéré.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous n'me disais point l'fin mot, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Je vous ai toujous dit la vérité.

LE PÈRE PIGOCHET. — Eh ben, j'allons vous contais eune chose, mé.

LE PÈRE …

fait, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Voyons vo

LE PÈRE PIGOCHET. — Il e
m'sieu Bouju, que j'n'ons ja
ed' parsonne.

LE DOCTEUR. — Je veux
si cependant, ce qui n'est p
répète encore, s'il arrivait
Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET. —
m'sieu Bouju pasce qu'a s
loin de d'sirais qui m'là
j'en sommes bé loin, m'
je l'jurons sus ce que j'a

LE DOCTEUR. — Pas d
c'est inutile...

… PÈRE PIGOCHET,

c'étiont point nein jour, m'sieu Bouju, trente-sept ans... J'sommes ben n'a même ed' l'appréciais, marchais ! (*Il passe le dos de sa main sur ses yeux.*) Non, bé sûr, m'sieu Bouju, qu' vou' n' pouvais point el' savoir.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi donc tranquille; vous venez ici faire le bon apôtre; il n'y a pas de ça deux mois que vous vouliez aller chacun de votre côté.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dame, soyons justes et d' bon compte, on n'est point trente-sept ans n'assambe sans avoir des disputes ; comme vous-n'êtes point sans en avoir évu aveucq mame Bouju.

LE DOCTEUR. — Il n'y a pas de beaux jours sans nuages, vous avez raison; et si ce n'eût été chez vous que des nuages...

LE PÈRE PIGOCHET. — A part ça, j'pouvons bé dire à la face ed' la tarre qu' j'ons toujou été ben hureux, et j'vous d'sirons d'être aussi hureux comme j'lons été padant trente-sept ans.

LE DOCTEUR. — Bien obligé... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas voulu un beau jour la jeter dans votre puits?

LE PÈRE PIGOCHET. — Mé, m'sieu Bouju?

LE DOCTEUR. — Et sans un voisin qui, heureusement pour elle, s'est trouvé là...

LE PÈRE PIG…
Fallait donc que j'soyons bé
c'est que je n'm'en souv'non…
LE DOCTEUR. — Et cett…
fenêtre?
LE PÈRE PIGOCHET. — J'…
fois ilà ; j'étions n'en plein…
ed maite en tarre la fâme à
dit, que j'la j'terions par la
fait, j'n'aurions pas pu l'e…
LE DOCTEUR. — Et ce ce…
des Rameaux, dans le c…
grand'messe ?
LE PÈRE PIGOCHET. —
j'en avons étais assais c…
j'avions aussi ben pu le …
LE DOCTEUR. — All…
… n'êtes passans a…

m'sieu Bouju, v'là la chose, la v'là... Et dire que j'avions la pus belle fâme ed' tout l'pays... car comben qu'alle étiont belle, m'sieu Bouju! vous vous en souv'nais, pas vrai?

LE DOCTEUR. — *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère!*

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous z'aureriais fendu sa piau sous vout'ongle, tant qu'alle étiont grasse... et dire qu'à c't' heure, tout son paur' corps il étiont quasiment comme ein vieux saule, tout tortu.

LE DOCTEUR. — Le temps est un grand maître... Allons, bonjour! au plaisir de vous revoir.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous êtes ben pressais!

LE DOCTEUR. — Je vous ai prévenu.

LE PÈRE PIGOCHET. — Écoutais mé n'ein brin, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Voyons, dépêchez-vous.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'qui m'faisont el'pus d'mal, voyais-vous, c'étiont ces bigres ed' quintes.

LE DOCTEUR. — Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont là la cause ed' mon mal, ed' la voir souffri comme a souffre, la v'là.

LE DOCTEUR. — Je n'aurais jamais cru ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous z'êtes p'têtre homme à craire que j'dormons.

LE DOCTEUR. — Je ne crois rien, vous dis-je.

j'vous dis que j'n' dormions pa

LE DOCTEUR. — J'entends p

LE PÈRE PIGOCHET. — Tout grin.

LE DOCTEUR. — Il faut se Bon! voilà ma pipe éteinte, n'avez pas, par hasard, un bri

LE PÈRE PIGOCHET. — J'n'er que pour peu qu'ça duriont c j'tumberions malade.

LE DOCTEUR. — Je l'avais en son... je ne le retrouve plus.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pasce malheureux.

LE DOCTEUR. — Que diable e

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous rons malade.

LE DOCTEUR. — ...

LE DOCTEUR. — C'est qu'aussi il faut être raisonnable.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous allais p't-être craire que j'mageons?

LE DOCTEUR. — Je me suis déjà fait l'honneur de vous dire que je ne croyais rien.

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'mageons pas du tout... je n'mageons point par jour c'qu'il entreriont dans n'ein dé.

LE DOCTEUR. — C'est bien peu; mais vous buvez?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'buvons pour m'étourdir.

LE DOCTEUR. — Et vous vous étourdissez?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ons ben du mal.

LE DOCTEUR. — Pas possible.

LE PÈRE PIGOCHET. — D'boire, ça va coré, mais mager... rien du tout... je n'pouvons point mager... je r'butons su les poumes ed' tarre, je r'butons su la viande, je r'butons su tout... J'aurions là devant mé n'ein plein saladier ed' fricot, que j'passerions tout conte sans tant seulement désirais d'en approchais... Tout ça l'chagrin... aussi j'desséchons.

LE DOCTEUR. — Je vous trouve cependant la mine assez bonne.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pasce que vous n'voulais point m'tourmentais.

LE DOCTEUR. — Laissez donc, vous êtes frais comme une rose.

LE DOCTEUR. — Soyez tranquill
que ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'allons
pourriont voir l'heure au cadran
vers ed' mon corps.

LE DOCTEUR. — Vous n'en êtes

LE PÈRE PIGOCHET. — J'me pro
el' long des ch'mins, les mains d
pis j'pleurons, v'là mon plaisi.

LE DOCTEUR. — Chacun le pren

LE PÈRE PIGOCHET. — Quand je
trais des vaches, sauf vout'respa
toute sorte ed' bétail, m'sieu Bouj
travers sans prouférais la moind
ça el' chagrin... Et dire que j'sav
qu'si la paur' fâme alle en pre
n'eune tasse, an' souffriront pu d

LE DOCTEUR. — C'est inutile, puisqu'il n'y a rien de meilleur, dites-vous.

LE PÈRE PIGOCHET. — Écoutais, m'sieu Bouju...

LE DOCTEUR. — Décidément, mon cher ami, c'est à ne plus y tenir, voilà deux heures que je suis là sur mes jambes...

LE PÈRE PIGOCHET. — J'serions désolais d'vous causais ed' la peine, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Eh bien, alors laissez-moi.

LE PÈRE PIGOCHET. — Ça n'vous f'ra-t'y point d'chagrin si je l'faisons?

LE DOCTEUR. — Le plus grand plaisir, au contraire! Vous voyez que je vous mets parfaitement à votre aise.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'voyons ben qu'ça vous chagreine.

LE DOCTEUR. — Pas le moins du monde; mais, de grâce, finissons-en.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pisque vous n'voulais point m'laisser faire, mettons que j'n'ons rien dit.

LE DOCTEUR. — Je vous ai dit que je vous laissais maître de faire ce que bon vous semblera.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'entendons que d'reste; mais j'voulons savoir auparavant c'que c'étiont que ce r'mède ilà.

LE DOCTEUR. — De qui le tenez-vous?

LE PÈRE PIGOCHET.—C'étiont n'ein s'grais; j'ons

LE PÈRE PIGOCHET. — S
besoin, je n'vous l'demander
avons d'besoin.

LE DOCTEUR. — Je ne vois

LE PÈRE PIGOCHET. — Y fa
méd'cin qui siniont l'ordonnan
dins d'apothicaires y n'donner

LE DOCTEUR. — Et où est-

LE PÈRE PIGOCHET. — Je
j'pouvons ben tantôt vous la
Voyais-vous, m'sieu Bouju, c
d'l'empêcher d'soufri comme a
fâme, que j'faisons ce remède i
la chose enfin... vous sentais...
ça coûtiont bé cher à faire, ce
tiont eune pièce ed' dix francs
moins. Dame, dix francs, m'si
point n'eune donnée non pu ; y
bé bon n'a prendre

LE DOCTEUR. — Et comment l'administre-t-on, ce remède?

LE PÈRE PIGOCHET. — Un afant l'feriont... Vous f'sais prendre ça l'soir à vout' malade, dans n'eune tasse... et le r'lenr'demain...

LE DOCTEUR. — Eh bien, le lendemain?

LE PÈRE PIGOCHET. — Pu personne;... mais, quoi qu'vous z'avais, m'sieu Bouju? Vous m'semblais tout boul'versais!

LE DOCTEUR. — Père Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qu'c'étiont, m'sieu Bouju?

LE DOCTEUR. — Vous êtes un coquin!

LE PÈRE PIGOCHET. — Ah ça! mais...

LE DOCTEUR. — Un infâme!

LE PÈRE PIGOCHET. — Mais qu'est qu'c'étiont? qu'est qui vous prenont à c't'heure?... Je n'vous disons point d'sottises, mé.

LE DOCTEUR. — Il faut me donner votre recette sur-le-champ.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pour me faire avoir ed' la paine?... Nenni, vous ne l'saurais point.

LE DOCTEUR. — Je trouverai bien le moyen de me la procurer.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ne l'ons point. Vous sercheriais cheux nous bé longtemps, que vous n'y trouveriais rien... Ah! dame, c'est que j'n'ons

insolent. · vous ne ser

LE PÈRE PIGOCHET. — Y
j'nons point ed' témoins.

LE DOCTEUR. — C'est ce que

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étior
chais!... Ah çà! écoutais, vous
cheux nous, bé sûr?

LE DOCTEUR. — Je n'ai plus r

LE PÈRE PIGOCHET. — Eh ben,
comme ça, tamieux, j'm'en ficho

LE DOCTEUR. — Heureusemen
tation est bien établie.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'en
putation, et d'vous itou; je n'cra
cent vingt-sept arpents d'tarre à n
tais les bois et les prés; si vous
cheux nous, j'ni retournons ...

LE DOCTEUR. — Pensez à ce que vous ferez. (*Il remonte à cheval.*)

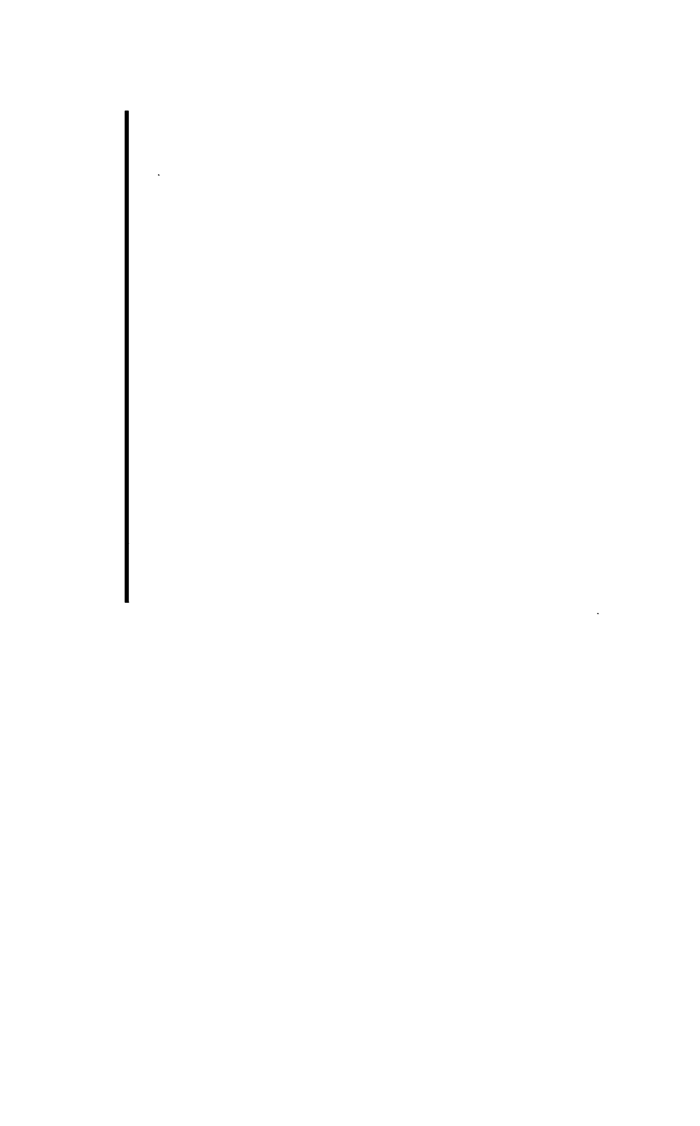
LE PÈRE PIGOCHET. — Vous voulais me ruinais; vous n'pourrais l'exécutais, marchais! (*Il s'éloigne.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

FIN DE LA TABLE.



Maximes et Pensées, par H. de ...

Histoire de la mode en France, par Em. de la Bédollière 1

Le Bien qu'on a dit de l'amour, (2e édit.), par E. Deschanel 1

Le Mal qu'on a dit de l'amour, par E. Deschanel . . 1

Le Bien et le Mal qu'on a dits des enfants, par E. Deschanel 1

Le Bien qu'on a dit des femmes (4e édit.), par E. Deschanel 1

Le Mal qu'on a dit des femmes, (6e édition), par E. Deschanel 1

Les Courtisanes grecques, par E. Deschanel . . .

Histoire de la Conversation, par E. Deschanel . .

Avatar, par Théophile Gautier . . . .

La Jettatura, par Théophile Gautier . . . . . .

Le Beau Pecopin, par Victor Hugo. . . . . . .

Le Dernier Jour d'un condamné. — Claude Gueux, par Victor Hugo . . . .

Odes et Ballades, par Victor Hugo . . . . . .

Les Orientales, par Victor Hugo . . . .

Les Voix intérieures, par Victor Hugo . . . . .

Les Feuilles d'automne, par Victor Hugo . . . .

Les Rayons et les Ombres, par Victor Hugo. . . .

Les Chants du crépuscule. . . . .

La Comtesse d'Egmont, par Jules Janin . . . . .

Misanthropie sans repentir, par Laurent Jan . . .

Comédies bourgeoises, par Henry Monnier. . . .

Les petites gens, par Henry Monnier. . . . . .

Scènes parisiennes, par Henry Monnier. . . . .

Croquis à la plume, par Henry Monnier . . . .

Au printemps de la vie, par L. Ratisbonne . . .

... (3e édition), par P.-J. Stahl . . . . .



